

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. N° 8 1er Aout 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit de M. Dubois de Montreynaud.

AVANT-PROPOS

Si l'autorité et l'accord des opinions sont la base de la certitude, il faut reconnaître que la doctrine du spiritisme est appuyée sur des arguments inviolables qui sont le fondement même de la plupart de nos connaissances philosophiques, j'ai nommé l'Évangile.

Toutefois, lorsqu'il s'agit de doctrines spéculatives, le grand nombre et

la gravité des opinions et des témoignages ne sont pas une garantie suffisante de la vérité des doctrines ; il faut en outre savoir user largement de l'examen, de la raison et ne se rendre qu'à l'évidence.

Or, la raison d'une part, et de l'autre les manifestations indiscutables de l'invisible nous affermissent dans notre foi sans réserve aux enseignements du spiritisme qui sont fondés sur ceux du Grand Maître de notre petit monde: Jésus-Christ.

Cette doctrine, en effet, n'est point dûe à l'esprit de système ni à des opinions éphémères de secte et de parti. Elle a une origine certaine dont on peut se réclamer en toute assurance, contrairement à nombre d'enseignements soi-disant philosophiques et religieux dont il est impossible de retrouver le point de départ, ou bien dont le point initial a été tellement modifié et travesti qu'il en est resté méconnaissable. On peut dès lors ranger ces derniers dans la catégorie des conventions admises passées dans la pratique, en un mot, dans les préjugés.

Le principe même de la doctrine du spiritisme est inné dans le cœur de l'homme puisque cette doctrine se rattache intimement à l'idée de Dieu dont elle est la manifestation et l'interprétation la plus sincère. N'est-il pas vrai que chez tous les peuples, à tous les âges, l'idée de Dieu, l'idée de ce mystérieux idéal qui inlassablement nous attire, s'est imposée à l'esprit de l'homme, et que les divergences qui se sont produites dans l'interprétation de cette idée sont nées de l'égoïsme, de la cupidité et de l'orgueil?

Que sont autre chose, en effet, les multiples religions adoptées par les hommes de tous les temps si ce n'est des interprétations intéressées, des adaptations d'ordre matériel et humain, disons le mot: des préjugés nés de la doctrine type que l'homme apporte gravée en son cœur, en naissant, et dont le Christ nous a fait la sublime synthèse dans cette phrase lapidaire résumant toute la Loi et les Prophètes: « Aime Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même ? »

C'est cette parole d'amour qui est la caractéristique de l'idée religieuse vraie, à l'exclusion de toute autre, que nous enseigne le Christ et après Lui, le spiritisme. On ne saurait méconnaître que depuis quelque temps les enseignements du spiritisme se propagent avec une étonnante rapidité, tant le cœur de l'homme éprouve de consolations à les recevoir ! Tant l'âme s'ouvre par eux à l'amour du prochain, à la vérité et à l'Espérance en Dieu! Or l'idée du spiritisme longtemps méconnue, trop longtemps écartée systématiquement de l'enseignement, ou tout au moins très insuffisamment enseignée s'impose aujourd'hui, peut-être parce que l'heure est venue de sa manifestation éclatante, et parce que ainsi le veut la loi d'évolution et de progrès. Le mouvement progressif de cette évolution est irrésistible parce que assujetti lui aussi aux communes lois de la nature.

Mais il serait téméraire de croire que nous assisterons prochainement à l'avènement du règne de Dieu sur notre terre. Le matérialisme qui semble se propager à mesure que l'esprit de l'homme se développe davantage et que le progrès vient chaque jour apporter des améliorations considérables dans l'existence matérielle, fait des recrues nouvelles et devient chaque jour un ennemi plus redoutable. Entre toutes les forces, toutes les armes mises en œuvre par lui, le préjugé est certainement un de ses moyens d'attaque et de défense le plus dangereux : c'est le plus perfide car il se glisse partout.

Le dénoncer et le combattre est le devoir de chacun : et, quelque faible puisse être le résultat de nos efforts, il n'en n'est pas moins certain que grâce aux enseignements du spiritisme nous aurons toujours pu, dans une certaine mesure, jalonner le chemin à suivre et fournir les éléments de lutte à ceux qui ont à cœur le bien de l'humanité et qui ne craignent pas d'affirmer leurs sentiments et leurs convictions.

Le Préjugé. Considérations Générales

De nos jours, le préjugé est un des dieux auxquels l'homme est le plus entraîné à sacrifier, alors qu'il est pourtant son pire ennemi. Mais il affecte des formes tellement séduisantes ; il se présente à nous sous des aspects si variés, tantôt bienveillants et flatteurs, tantôt au contraire sévères et rigides même que nous nous en accommodons, nous le subissons, et nous allons même jusqu'à nous en réclamer.

Avec le préjugé nous suivons le chemin tracé par??? Ici, se placent de nombreuses interrogations des plus suggestives. Nous interrogeons, nous cherchons et nous ne pouvons le plus souvent arriver à découvrir comme auteur, comme origine, qu'une vague impersonnalité ! On ? on ? on ?

C'est enfantin, c'est ridicule, mais c'est ainsi.

Le préjugé n'est pas simple. Il affecte au contraire les formes les plus complexes, souvent même invraisemblables. C'est par ces moyens fallacieux qu'ils acquiert droit de cité et que le plus souvent il échappe à nos observations. Cependant, si nous voulons bien l'analyser, nous le découvrons sans peine à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le ruisseau, c'est-à-dire, les bas-fonds de la société jusqu'aux sommets les plus élevés, aux classes supérieures, jusqu'à celles même où l'esprit, l'intelligence sont en règne, sans excepter les domaines de la science, de la religion et de la philosophie.

Nul n'y échappe entièrement, ou du moins, nul n'a assez de force et d'autorité sur lui-même pour pouvoir s'en affranchir. Dans le chaos troublant où il a établi son règne, on voit entremêlés, s'agitant sous un inextricable réseau, la science, les religions, les sociétés, toutes pompeusement parées de privilèges et de privautés qu'elles se sont généreusement arrogés et dont elles

s'efforcent avec le plus grand soin de faire valoir et prévaloir les avantages. Rien à leurs yeux ne vaut que par elles : pour elles les circonstances particulières, les tempéraments, les caractères, les milieux qui devraient déterminer l'axe d'évolution, sont des quantités négligeables.

Le préjugé est une adaptation, voulue et parfaitement intéressée, à notre manière de vivre actuelle, de formes et d'usages d'une origine plus ou moins ancienne, plus ou moins directe, plus ou moins authentique, tirés d'états d'esprits particuliers, de circonstances et de milieux qui à l'origine, peut-être les justifiaient. Mais ces formes, ces usages ayant été modifiés, transformés, abrogés même par suite de l'expansion de l'intelligence, des idées et des progrès de la science et de la philosophie, ainsi que des conditions générales physiques, intellectuelles et morales. Ce n'est plus que par orgueil, jalousie, égoïsme ou cupidité que l'homme peut aujourd'hui s'en réclamer et s'y rattacher, toujours, sous prétexte de prudence et en invoquent l'expérience acquise. Il va même jusqu'à refuser de parti pris, non seulement d'accepter, mais même d'examiner et d'étudier sérieusement certains progrès de la science et de la pensée parce que ces progrès semblent aller à l'encontre d'habitudes, d'enseignements de la dogmatique et de la scholastique établis et dont ils se posent en défenseurs jaloux.

Le préjugé est bien en effet cette méthode empirique, procédant également, nous l'avons dit, de l'orgueil, de la cupidité et de l'égoïsme qui ose élever la prétention aussi excessive qu'injustifiée, de s'enfermer dans des enseignements donnés et dans la rigueur de formules dogmatiques, sans doute pour leur donner plus de poids, et aussi pour les défendre de toute attaque et leur donner une forme plus précise et une apparence plus stable. Création artificielle et morte, toute en façade, née de raisons impersonnelles qui ne laissent rien apercevoir des caractères propres à la vérité.

Le préjugé est aussi fonction du tempérament et du caractère de l'individu. Les dispositions affectives différencient les hommes et les classent dans des catégories différentes d'où ils envisagent chaque chose sous l'angle qui lui est propre : de sorte que l'on peut affirmer que ni les uns ni les autres ne sauront qu'imparfaitement la vérité : ni les uns ni les autres ne se comprennent et ne peuvent discerner les nuances les plus délicates de la conscience d'autrui. Mais ce n'est point là une raison suffisante pour que l'entente ne se produise sur un point commun, dans l'espèce : le spiritisme quelle que soit d'ailleurs l'interprétation personnelle que chacun peut bien en faire. Ainsi, il y a des âmes simples c'est-à-dire dénuées d'orgueil qui aspirent surtout à simplifier, à purifier leur vie intérieure; d'autres au contraire ont une imagination qui se complait dans la richesse et l'éclat. Pour certains, le luxe, l'élégance, les marques d'affection, les égards sont un besoin, une nécessité, alors que pour d'autres ce ne sont que frivolités et mensonges. Aux

uns il faut une religion intérieure et calme ; aux autres conviennent mieux les institutions majestueuses et complexes dont les parties forment une belle hiérarchie, où l'autorité descend de degrés en degrés, depuis la divinité qui est au sommet du système, jusqu'aux étages inférieurs où brille encore un reflet de son majestueux éclat. Mais quelle que soit la mentalité de celui qui subit le préjugé les manifestations sont toujours en relation des dispositions intérieures de l'individu, de son tempérament, de son caractère, des circonstances et des milieux.

On pourrait varier à l'infini l'étude des espèces particulières qui caractérisent les diverses formes du préjugé ; et en un mot, on peut convenir que le *tot capita tot sensus* (autant de têtes, autant de manières de voir) est aussi applicable à l'étude du sentiment qu'à celle du préjugé. Si nous prenons, par exemple, une forme rare mais bien spéciale du préjugé; l'ascétisme, nous sommes amenés à reconnaître que, envisagé sous sa forme vraie, il n'est même pas une forme de préjugé, mais bien plutôt une méthode dont la saine application doit nous amener sûrement à une perfection plus grande et à un plus grand empire sur nous-mêmes, tandis que l'ascétisme excessif ne se comprend pas. L'excès l'exagère, le défigure et le classe forcément dans la catégorie déjà bien nombreuse des préjugés.

Relativement à l'ascétisme, il faut reconnaître que, ramené à des proportions rationnelles, il nous aide à comprendre la vie et à la bien vivre; car il place l'homme dans une attitude infiniment supérieure à toute autre. Mais il faut nécessairement qu'il soit circonscrit dans les limites déterminées qui excluent les touchantes niaiseries des vieux ascètes, et l'égoïsme farouche de l'individu qui s'efforce uniquement d'accroître sa propre mortification. Enfin, il faut éloigner toutes les formes surannées de mortification pour entretenir par une activité plus conforme à la raison, l'esprit de renoncement et d'héroïsme qui les a inspirées.

C'est bien le préjugé qui constitue dans l'abus de la fortune, ou mieux de l'argent, cette disposition particulière à notre temps qui ouvre toute grande la porte à la mollesse et à l'absence de virilité. C'est grâce à cette souriante et dangereuse indulgence, si répandue aujourd'hui, notamment dans l'éducation de l'enfance, si différente de la stricte et sévère éducation que l'on donnait il y a cent ans, que nous laissons les caractères s'aveulir et perdre toute force de résistance. Et pourtant, ne pourrions-nous trouver dans ce domaine, l'occasion d'un ascétisme rationnel, sincère, non plus absolu et exagéré comme l'ancien, mais transformé, vivifié ?

Au point de vue de la fortune et des biens matériels, le préjugé de l'avarice est certainement un des plus répandus et des plus néfastes, car il dessèche le cœur et tarit les sentiments généreux sous son influence pestilentielle et dissolvante. La charité, l'amour du prochain ne sont plus qu'une

pauvre fleur que l'on condamne à s'étioler en l'obligeant à vivre sur un terrain stérile et dans une atmosphère empoisonnée. La peur de la pauvreté qui règne dans toutes les classes de la Société, et plus particulièrement dans les classes élevées, est sans contredit le pire des préjugés, la pire des maladies morales dont souffre notre civilisation contemporaine. Au surplus et sans vouloir viser les espèces particulières on voit que sous quelque forme qu'on l'envisage, le préjugé, n'est autre chose que le résultat, la conséquence d'un pacte, d'un accord tacite ou écrit, mais accepté par la Société, ou par une société déterminée, établissant comme règle, commme ligne de conduite, une manière d'être. de faire, de penser et de dire excluant tout ce qui se trouve placé en dehors de ces accords ou prétendues lois?

Dès lors, apparaît bien clairement l'erreur presque inévitable ainsi que le danger qu'il y a à vouloir adopter et à rattacher à une règle fixe, rendue invariable, qui fût, elle aussi à une époque antérieure que l'on ne peut préciser, la résultante de circonstances matérielles ou psychiques déterminées, à rattacher dis-je, à ces règles, une ou des espèces qui se produisent aujourd'hui dans des circonstances autres, avec des dispositions d'esprit entièrement étrangères à celles auxquelles on les rapporte. C'est ainsi que l'on constitue le conflit de l'atavique routine et de l'évolution qui n'est autre que le préjugé. Mais ce mot de « préjugé », sonne mal. Le monde ne veut pas en entendre parler parce qu'il l'offusque et lui déplaît. Bizarrerie étrange! paradoxe ! Le mot est rejeté, mais l'esprit en est soigneusement conservé.

Au moyen d'une transaction très habile on le rétablit sous les dénominations les plus variées. *On* dit ; *On* fait ! On, toujours : On ? C'est l'anonyme, c'est l'impersonnel d'autant plus exigeant qu'il est absolument irresponsable. C'est le mensonge, c'est la calomnie, c'est la médisance, jamais le bien, jamais la charité ! Une autre formule encore en cours pour masquer, dissimuler le « préjugé ». C'est *l'usage* ; et, en descendant les degrés « La mode ! les convenances ! La routine ! C'est la tyrannie aveugle du « Comme il faut ».

Nous pouvons nous rendre compte de l'exactitude et du danger de cette théorie, en ouvrant au hasard un des codes de législation, ou même simplement le recueil des règles de la civilité. Dans les lois, les unes sont discutées parce que les circonstances particulières qui les avaient motivées ont disparu ; les autres sont abrogées ou modifiées radicalement pour des raisons analogues. On les abandonne en principe, mais on en retient ce qui intéresse, ce qui plaît. Les règles et usages de la Société sont encore plus fragiles et plus mobiles, étant donné que les éléments qui la composent constituent en quelque sorte autant d'espèces qu'il y a d'unités. Or, tout cet arriéré forme un résidu extrêmement lourd à porter et comporte une liquidation assurément fort lente et difficile. La conséquence de cet état de choses est que les règles géné-

rales et particulières sont à tout instant, susceptibles d'être altérées, modifiées, abrogées pour faire place à des lois nouvelles qui, à leur tour devront, tout ou partie, selon le régime du caprice et du bon plaisir, céder la place à des lois plus en harmonie avec les hommes, les circonstances et les temps. En somme, il résulte un désordre inextricable de la coexistence de cet arriéré et de la poussée de la vie incessamment nouvelle, pressée d'être avant de vieillir à son tour.

Assurément, si l'homme savait se mettre d'accord avec sa raison avant d'adopter une règle nouvelle, une découverte, il serait tout naturellement amené à substituer le bon au mauvais, le progrès à la situation stagnante qui, en l'espèce est le recul, et il accomplirait ainsi cette marche ascensionnelle qui, dans sa destinée, est comme le but de son existence et qui doit réaliser le jeu de l'évolution progressive, l'avancement, le perfectionnement, la gradation *dans le Bien*.

Mais, combien nous sommes loin de pratiquer cette marche normale ! Nous mettons en suspicion l'idée nouvelle, nous la rejetons *de plano* sans chercher à la comprendre, sans étude préalable, uniquement parce que *On n'avait jamais parlé de cela*. Nous consultons *l'usage* qui ne veut pas l'admettre, et nous faisons incliner notre raison devant l'absurde : nous sacrifions par égoïsme, par paresse, par orgueil ce que le plus souvent notre raison nous eût fait accepter avec joie, si il eût été *convenable ou de mise* de l'y intéresser !

J'ai donc raison de dire que le préjugé est bien cet ennemi irréconciliable, mais aussi impérieux, qui au lieu d'être un allié ou un sujet fidèle, s'impose à nous comme un tyran aveugle que nous devons combattre par la raison et par la charité.

Nulle philosophie humaine ne peut nous enseigner les moyens efficaces de le vaincre, et c'est dans l'Évangile et dans le Spiritisme qu'il nous sera donné de trouver les armes de paix qui nous sont nécessaires. J'ai dit le Spiritisme, car il constitue bien cet ensemble des doctrines du Christ qui embrassent toutes choses dans une belle unité, rigoureuse et inébranlable. Pour ceux qui le connaissent, n'est-il pas en effet le refuge assuré des âmes blessées par la laideur et par les tourmentes du monde sensible ? Avec lui, le cœur n'admet que les croyances contrôlées par la raison ; la raison s'illumine du flambeau de la Foi, et de l'amour de Dieu.

(A suivre) DUBOIS DE MONTREYNAUD

Tous droits réservés.

Campagnes spiritualistes d'Emmanuel Vauchez

La France et l'Angleterre ont perdu cette année deux grands pacifistes : Frédéric Passy et William Stead. Le premier était spiritualiste. Nous nous rappelons l'avoir entendu faire une conférence sur l'arbitrage, il y a environ trente ans, 5, rue des Petits-Champs, au siège même de la *Revue Spirite* et de la Société des études psychologiques. Nous devions le revoir, il y a deux ans — le 9 janvier 1910 — à l'hôtel des Sociétés savantes, simple auditeur à la réunion de l'Alliance spiritualiste, à laquelle prenaient part les diverses écoles spiritualistes et entre autres l'école spirite, sous la présidence de M. Albert Jounet. William Stead n'était pas moins connu dans le monde civilisé pour son ardent apostolat en faveur de la paix et de sa solution par l'arbitrage, et de plus il était spirite militant et convaincu comme l'était aussi un pacifiste célèbre, André Godin, le fondateur du Familistère de Guise, comme l'était également notre Victor Hugo, un autre grand spirite. Y a-t-il des pacifistes qui soient matérialistes? — c'est possible : mais nous pouvons dire à coup sûr que tous les spirites sont pacifistes, parce qu'ils ne peuvent être que conséquents avec leurs croyances. Sachant qu'ils naissent, meurent et renaissent pour progresser sans cesse, ils ne peuvent que prêcher et préparer l'union entre tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent, l'union et la paix qui seules sont les grands facteurs de tous les progrès. Et l'on comprend que rien ne les arrête dans leur apostolat, ni l'indifférence des uns, ni les critiques passionnées des autres, ni même les railleries. Dans toute grande cause qui s'appuie sur la justice et la vérité, le plus important adversaire à combattre : c'est l'ignorance. Et précisément l'on remarque que le mouvement pacifiste s'est dessiné et a commencé à se développer au fur et à mesure que l'instruction publique elle-même a pris de l'extension. Or, à qui est due cette extension en France? en grande partie à la Ligue de l'Enseignement; et nous avons dit plus d'une fois qui avait été l'âme de cette grande œuvre sociale : le secrétaire général de cette même ligue, un spirite de la première heure, Emmanuel Vauchez. Nous avons dit quelles étaient les deux dernières campagnes auxquelles, jamais lassé mais toujours plein d'ardeur et d'espoir, il se vouait malgré son grand âge. Et nous venons, nouveau Pierre l'Ermite, faire appel à tous les spirites pour les engager à prendre part à la magnifique croisade entreprise par notre illustre et vénéré confrère. Répandons ses idées autour de nous. Faisons en petit ce qu'il fait, lui en grand, en s'adressant pour sa propagande à un grand nombre de journaux, parmi lesquels nous citerons, en dehors des journaux et revues spirites : Le Rappel, l'Écho d'Orient, le *Fermier*, à Paris; le Progrès, à

Houilles près Paris ; l'Indépendant de Seine-et-Oise, à Corbeil ; l'Yonne, à Auxerre ; la *République des Travailleurs*, le *Radical-Socialiste*, le Devoir, à Tarbes ; la *Démocratie Vendéenne*, à La Roche-sur-Yon ; la *Vendée Républicaine*, aux Sables d'Olonne ; l'Avenir de la Vienne, à Poitiers ; le *Démocrate du Jura*, à Lons-le-Saunier ; le Jura démocratique, à Poligny ; le Petit Comtois, à Besançon, le Patriote de la Vendée, à Fontenay-le-Comte ; l'Écho, à Dax ; Les Nouvelles, à Alger ; le Réveil de Souk-Ahras, Algérie, l'Indépendance luxembourgeoise, à Luxembourg.

LE MAGNÉTISME

Emmanuel Vauchez a réclamé la libre pratique du magnétisme ; son appel a été appuyé par plus de mille notabilités littéraires et scientifiques et par plus de 243 mille signatures diverses.

Le magnétisme est de l'électricité animale (force vitale) : c'est un curatif puissant, reconstituant les organes en dissolution. Cette science, se vulgarisant, apprendra aux mères à en appliquer les bienfaits à leurs enfants débiles.

La population française diminue ou tend à rester stationnaire ; c'est un résultat inévitable de la marche de la civilisation ; d'ailleurs, la puissance d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais à la valeur de ses enfants qui auront reçu une meilleure éducation morale et physique.

Cette diminution a eu lieu bien plus par la mortalité de l'enfance que par la diminution des naissances ; qu'on vulgarise le magnétisme, et l'on arrivera au but qu'on cherchera vainement ailleurs.

EMMANUEL VAUCHEZ

UNE CURE MAGNÉTIQUE

Mme R..., habitant les Sables-d'Olonne (Vendée), est affligée depuis de longues années d'une anémie graisseuse très prononcée. Parfois, son état s'aggrave en ce sens que les organes importants de la nutrition, et le cœur en particulier, se trouvent gênés dans leur fonctionnement par suite de l'accumulation exagéré du tissu graisseux sur leur pourtour.

Il y a cinq ans, Mme R... s'étant trouvée plus fatiguée, avait été soignée à deux reprises successives par M. Edward Troula, excellent magnétiseur, qui avait profité d'un séjour aux Sables-d'Olonne pour la magnétiser ; Mme R... avait, à la suite de ces deux traitements, maigri de vingt livres.

Il y a peu de temps, elle se trouva de nouveau souffrante, et elle demanda à M. Edward Troula, qui réside actuellement à Monaco, de la magnétiser à

distance. Le traitement commença le mercredi 16 mars 1910, et dura huit jours.

Mme R... pesait 187 livres au début du traitement ; celui-ci étant terminé, Mme R... se sentant d'ailleurs en meilleur état, elle se pesa à nouveau : la bascule indiqua un poids de 179 livres; elle avait donc maigri de huit livres sous l'effet du magnétisme qui s'exerça sur elle à une distance de plus de mille kilomètres.

Ajoutons que le traitement fut dirigé et surveillé par un ami de M. Troula, le Dr Mollé qui est mort depuis plusieurs années déjà, mais qui, dans le domaine de l'Au-delà, continue à seconder son ami comme il le faisait de son vivant.

Cette cure merveilleuse, qui étonne Mme R... et son entourage, est une preuve convaincante qui s'ajoute à celles nombreuses que nous possédons déjà, du rôle bienfaisant que peut jouer le magnétisme dans la guérison de beaucoup de maladies.

EMMANUEL VAUCHEZ.
E. DUPIN, *professeur de sciences.*

PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTALE

Nous avons publié dans notre numéro de juin le règlement du Comité d'étude. Un mot maintenant sur sa répercussion à l'étranger, son succès et sa souscription.

RÉPERCUSSION A L'ÉTRANGER

La Section belge, autonome, est formée de :
Le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, commandant du génie, Anvers.
Dr Prosper Van Velsen, directeur de l'Institut psychothérapique de Bruxelles.
Foccroule, ingénieur, directeur du *Messager*, Liège.
Dr Félix, professeur à l'Université nouvelle, à Bruxelles.
Jean Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, à Bruxelles.
Mlle le professeur Yoteyko, chef du laboratoire physiologique, à Bruxelles.

SON SUCCÈS

L'initiative du « Comité d'étude de Photographie transcendantale » a eu un succès mondial. Ceux qui, auparavant, ne s'intéressaient que peu ou point à l'Au-delà, commencèrent à réfléchir. Les journaux eux-mêmes s'occupèrent de plus en plus des faits étranges, des mystères de la nature ; les questions psychiques vinrent à l'ordre du jour. La Science elle-même, en la

personne de plusieurs de ses représentants, se rallia aux idées nouvelles, et fit faire ainsi un grand pas à la synthèse expérimentale.

SA SOUSCRIPTION

La souscription ouverte dans le monde entier pour que pût être récompensé celui qui indiquera le moyen pratique (plaque, appareil ou produit chimique) permettant à tout le monde sans exception de photographier, à volonté et sans avoir recours à l'intervention d'un médium, les êtres et les radiations de l'espace, dépasse 50.000 francs.

Les souscriptions doivent être adressées à :

M. Emmanuel Vauchez, aux Sables d'Olonne (*Vendée*) ou au trésorier, *M. le Commandant Darget, 11, rue de la Glacière*, Paris.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

(Suite)

LE BAPTÊME

Le supplice de Jésus ne suffit pas encore, — enseigne la doctrine catholique, — pour sauver l'humanité : il lui faut encore le *baptême*.

« *Elle est sauvée,* écrit M. Auguste Nicolas, *comme elle avait été perdue, médiatement par le nouvel Adam, et volontairement par son adhésion au secours dont il est la source.*

« *Le baptême est la porte par laquelle on entre dans la Société chrétienne ; il nous* LAVE *devant Dieu du péché originel, nous revêt d'innocence comme d'une robe blanche, et nous fait passer de la famille d'Adam à celle de Jésus-Christ* » (*Auguste Nicolas. Etudes philosophiques sur le Christianisme, 3e édition, t. I, p. 226*).

La nécessité du baptême pour le salut est un dogme rigoureux. Les enfants morts sans le baptême ne sont pas admis au ciel. Divers conciles, entre autres un concile de Carthage et un concile de Florence l'ont déclaré. Saint Augustin s'exprime d'une manière aussi positive et il ajoute que ce serait tomber dans l'hérésie pélagienne que de prétendre qu'il y a quelqu'autre place que la droite ou la gauche, le paradis ou l'enfer.

« *Toute âme qui quitte le corps,* affirme-t-il, *n'eût-elle qu'un jour et même moins, sans la grâce du médiateur, et le sacrement qui la confère, est destinée aux peines futures, et reprendra son corps au jugement dernier pour qu'il souffre avec elle* » (*Saint August. ad. Hieronym. Epist. 28*).

Et ceux qui n'ont pu être baptisés ou même n'ont jamais entendu parler du baptême ? Tant pis pour eux. Ainsi le veut la règle. C'est déjà dur mais insuffisant, paraît-il.

« *Le salut n'est assuré qu'à ceux à qui Dieu, selon son bon plaisir, infuse sa grâce qui doit les soutenir dans les voies de la sanctification, ce dont les damnés n'ont pas à se plaindre, puisqu'ils étaient nés pour l'être et qu'ils l'avaient mérité* » (*Saint August. Adoptat Epist. 157*) (1).

Aujourd'hui cependant l'Église a daigné faire grâce de la peine de l'Enfer aux enfants innombrables qui meurent sans baptême, et elle a inventé pour eux les *Limbes* où, sans souffrir, il sont privés de la vue de Dieu.

Mais le baptême ne garantit nullement le salut. L'enfant baptisé cesse d'être *damné*, mais il reste *damnable*, car le baptême efface la faute originelle en ce sens seulement qu'il rend l'homme susceptible de *grâce* aux yeux de la *Justice Infinie*.

Avant le baptême, qui tire tout son prix du sombre mystère de la rédemption, l'homme était nécessairement damné. Grâce à ce sacrement, sa condamnation cesse d'être nécessaire, mais son salut sera toujours éventuel.

Horrible blasphème, qui fait de Dieu le plus odieux des tyrans. Il n'y a pas de bon père qui voulut lui ressembler. Qu'est-ce en effet que la *grâce*? Sinon une espèce de *prédestination*, une injustice qui nous décharge de toute responsabilité envers les hommes et envers Dieu ; car cette prédestination est absolument gratuite ; il n'y a rien en l'homme qui la prévienne ; elle ne dépend d'aucun mérite, puisque, au contraire, les mérites de l'homme ne sont qu'un effet de prédestination.

Il y a mieux et pire encore :

Aujourd'hui l'Église enseigne formellement que le baptême efface tous les péchés que l'on a commis avant de le recevoir.

Voici comment s'exprime sur ce sujet un prêtre, éducateur de la Jeunesse :

« *Non seulement le baptême efface tous les péchés que l'on a commis avant de le recevoir, mais il remet encore toutes les peines soit éternelles soit temporelles qui leur étaient dues ; ainsi un enfant qui meurt après avoir reçu le baptême monte aussitôt au ciel ; ainsi encore un adulte qui mourrait immédiatement après avoir reçu le baptême, irait droit au ciel, sans passer par les flammes du purgatoire,* QUAND BIEN MÊME IL AURAIT COMMIS AVANT SON BAP-

(1) Lorsque, dans un accouchement difficile, la mère se trouvait en danger, l'Église, jusqu'ici, n'autorisait pas la *craniotomie*, c'est-à-dire la tentative qui, pour sauver la mère, sacrifiait l'enfant. La mère devait mourir pour qu'on put baptiser l'enfant. Mais cela va changer. Un médecin de Lyon a inventé une seringue *intra utérine* qui permet le baptême du fœtus dans le sein de la mère, avant l'opération. Une fois baptisé, le petit être est craniotomé, c'est-à-dire dépécé en toute sûreté de conscience pour l'opérateur religieux.

Nous avions déjà un assortiment de bimbeloterie religieuse, nous aurons maintenant la *seringue* mystique.

TÊME TOUTES SORTES D'ABOMINATIONS ET DE CRIMES, ET SE SERAIT PLONGÉ DANS LES PLUS AFFREUX DÉSORDRES ». (*Abbé Ambroise Guillans. Catéchisme dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, 19e édition, p. 44, avec l'approbation de Mgr Bouvier, évêque du Mans*) (1).

C'est en inventant de pareils dogmes que les théologiens ont détruit la croyance en Dieu dans le cœur des hommes, et c'est en les exploitant que les prêtres ont rendu la religion à la fois ridicule et odieuse.

Le baptême, dans les premiers temps de l'Eglise, consistait à immerger trois fois entièrement le corps dans l'eau, comme *symbole de régénération morale.*

Le baptême tel qu'il est pratiqué aujourd'hui ne date que du XIIe siècle.

L'Eglise grecque a conservé la vieille coutume,et elle reproche à l'Eglise romaine d'avoir abandonné cette pratique.

Dans les premiers temps du Christianisme, on ne baptisait pas les enfants. Leur baptême ne date que depuis l'introduction dans l'Eglise de l'atroce doctrine qui damne les enfants non baptisés.Chose remarquable ! Jésus n'a jamais baptisé, et les catholiques n'ont pas fait une fête de son baptême dans le Jourdain par saint Jean ; mais ils fêtent la *circoncision* de Jésus, et la *purification* de la Vierge qui sont des actes éminemment juifs.

Je ne terminerai pas cet article sans faire remarquer combien il est indécent que nous ayons une fête de la circoncision.

Quel est le père qui voudrait expliquer à sa fille, d'une manière claire et précise, la cérémonie dont on célèbre la mémoire le 1er janvier. Et l'on appelle cela de la religion.

*
* *

LA CONFESSION

Les premiers chrétiens confessaient leurs fautes graves *publiquement*, à l'instar des Esséniens.

Ce ne fut qu'au VIIe siècle que, frappés, d'une part, des inconvénients de la

(1) Des fonctionnaires éminents de l'Eglise ont fait différer leur baptême aussi longtemps que possible, de crainte que des péchés commis antérieurement ne fussent expiés.

L'Empereur Constantin ne fut baptisé qu'à son dernier soupir, par Eusèbe, évêque de Nicomédie. A ce prince cruel, perfide, sanguinaire, souillé de toutes sortes de crimes, meurtrier de son fils Crispus, de sa femme Fausta, sans compter la mort de son beau-père, de ses deux beaux-frères, ses panégyristes gagés lui ont décerné le titre de *Grand*, que lui ont confirmé à l'envi les historiens catholiques. (Saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, etc., etc.)

Ils devaient bien cela au prince qui avait dit : « *Les fautes des évêques ne doivent point être publiées, de peur de scandaliser le peuple. Et si je voyais de mes yeux un évêque commettre un adultère, je le couvrirais de ma pourpre.* »

confession publique, — une femme de Syracuse avait fait devant tous l'aveu de ses relations intimes avec l'évêque Nectaire et son successeur Chrysostôme —, comprenant, d'autre part, combien il leur serait utile de pénétrer dans le secret des cœurs, les prêtres fondèrent la confession auriculaire, cet outrage perpétuel à la pudeur et à l'inviolabilité de la conscience humaine.

Elle ne fut d'abord obligatoire que pour les moines et les religieuses, et les hauts dignitaires de l'Eglise seul recevaient les révélations du confessionnal.

Plus tard, le quatrième concile de Latran, en 1215, fit de la confession auriculaire une obligation générale pour les chrétiens des deux sexes : « *Utriusque sexus* », dit le décret. »

Deux siècles plus tard, en 1429, le concile de Tortose édicta « *que les médecins ne rendraient pas trois visites de suite aux malades qui ne se seraient pas confessés* ».

Pour les croyants, la confession est une entreprise de blanchissage qui permet de salir d'autant plus de linge qu'on a de facilité pour le laver. « *J'en serai quitte pour m'en confesser* », disent-ils, *et ma faute sera pardonnée.*

La confession est une *prime accordée à la récidive*, puisque son action pernicieuse autorise et encourage tous les crimes par la perverse théorie de la *contrition*: en affirmant aux scélérats et à ceux tentés de le devenir qu'un seul instant de repentir efface les crimes de toute une vie (1).

(*A suivre.*) HENRI-CONSTANT

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

VIII

La vision extatique

Certains esprits supérieurs qui se sont incarnés par mission sur la terre ont conservé assez d'attaches avec le monde spirituel pour ressentir les effets de l'action mentale des esprits et cela plus directement que les médiums en général.

(1) Autrefois le clergé vendait son absolution, dont le prix variait selon les fautes.

Le tarif de la sacrée pénitencerie (Paris, 1520) nous apprend combien il fallait verser pour avoir tué son père, sa mère, fait un faux serment, défloré une Vierge, etc., etc., etc.

C'est à Jean XII (1316-1334) qu'est due l'idée de vendre *à prix fixe*, la rémission de tous les crimes ; c'est lui qui inventa le *Tarif de la sacrée pénitencerie*, plus tard revu et complété par Alexandre VI (1492-1503), Jules II (1503-1513) et Léon X (1513-1521) l'étendent et, ce dernier abandonne même une partie des profits à sa sœur Madeleine, peu repentie.

Il semble que ces personnes privilégiées conversent avec les esprits, qu'ils se trouvent dans le même plan qu'eux et qu'ils peuvent endormir les sensations extérieures terrestres pendant les quelques instants où l'extase les endort en les ravissant à ce monde-ci pour les éveiller à l'Au-delà.

De tout temps, les extatiques ont été pris pour des hallucinés, propres créateurs de leurs visions, imaginaires et maladives pensées, produit d'une imagination exaltée. Et cependant ces extatiques ont laissé des descriptions de leurs visions qui ne témoignent pas d'une création fictive, fut-elle maladive.

Certains (1) pratiquent l'extase par le dédoublement volontaire de leur périsprit. Cela s'acquiert par l'exercice, et donne souvent d'assez bons résultats.

Seulement il y a encore ici un inconvénient: si la personne est peu évoluée, elle attire autour d'elle, dans son atmosphère des esprits de son élévation et ces derniers peuvent prendre possession de l'organisme d'une façon telle que l'esprit de l'extatique volontaire a parfois beaucoup de mal à les déloger de son organisme et il ne peut y arriver qu'au prix d'une dépense fluidique souvent considérable et qui, plus d'une fois, a causé de grave maladies ou des troubles nerveux sérieux.

Pour éviter cet inconvénient, il faut ménager son organisme en ne s'extériorisant jamais complètement, c'est-à-dire en gardant un peu conscience, suffisamment pour rentrer immédiatement lorsqu'on sent quelque chose de nuisible autour de soi. Malgré tout, les médiums agiront sagement en s'en tenant à leurs médiumnités et en ne recherchant pas le dégagement de leur périsprit, toujours dangereux si les guides spirituels n'ont pas assez de puissance pour écarter les ennemis d'alentour.

M. J.

(*A suivre*).

L'ETHER

L'Ether, source première et terme ultime de toutes choses, est le réservoir commun de la Force et de la Matière; tout en provient par l'Involution et tout y revient par l'Evolution, comme le démontre péremptoirement Gustave Le Bon dans ce chef-d'œuvre scientifique dont il est l'auteur « L'Evolution de

(1) Des occultistes, des théosophes.

(2) Dr Gustave Le Bon : *L'Evolution de la Matière*, Ernest Flammarion, éd.
A. Marx : *L'Ether principe universel des forces*. Gauthier-Villars, éd.

la Matière (2) ». C'est en ce mouvement éternel de va-et-vient, de vibration ou de circulation que consiste la vie universelle, la vie du Grand Tout, la vie de l'Être Absolu. La métaphysique la plus rationnelle nous apprenant que partout il n'y a que de l'être, le non être, le vide parfait, n'existant en aucun point de l'espace sans bornes, nous pouvons donc affirmer que tout ce qui a une existence relative est partie constituante de cet Être Absolu à la vie duquel tout contribue ou prend part. Nous savons en effet que le règne minéral contribue à la vie organique sans y prendre part, tandis que le règne végétal et le règne animal non seulement y contribuent, mais encore y prennent part bien évidemment, puisque ce sont ces deux règnes qui la constituent et la représentent sur notre globe; mais par une aperception plus haute, nous arrivons à reconnaître que la Vie est en tout et partout; parce que rien n'est en dehors de l'Être Vivant par excellence, de l'Être Universel, de cet Absolu que nous appelons Dieu, qui remplit de sa substance et de sa puissance sans bornes toute l'immensité dans l'éternité. Ce Tout-Puissant dispose de tout ce qui, dans l'ensemble universel, c'est-à-dire en Lui, est force ou matière. D'un seul regard, qui embrasse en même temps toute étendue et toute durée, Il voit se produire, conformément à sa volonté, une constante et parfaite compensation entre les antinomies, entre les contraires, entre le commencement et la fin de ce qui est transitoire, entre le mal et le bien. L'éternelle durée n'est pas pour Lui l'infinie succession des moments; Il en discerne clairement toutes les phases en un seul instant et l'on peut dire alors qu'elle est pour Lui comme un éternel présent.

A quelle conclusion une telle idée de la puissance divine doit-elle conduire notre raisonnement, si ce n'est à cette conviction : — Que l'accomplissement intégral de l'Evolution entre la plus infime imperfection et la plus haute perfection donne à tous les êtres créés une valeur égale devant la Justice du Créateur? Par conséquent, Dieu, n'ayant pas à juger son œuvre, qui doit toujours être telle qu'Il l'aura voulue, n'a nullement à la soumettre à une épreuve quelconque pour l'approuver ou la désapprouver et, s'il s'agit de créatures vivantes, pour les récompenser ou les punir. Il n'a qu'à munir progressivement par l'Involution toutes ses créatures des forces nécessaires qui doivent leur permettre de se conformer à la loi d'Évolution et les faire progresser jusqu'au Bien Suprême, c'est-à-dire jusqu'à Lui, Dieu, qui est le Principe et le But de toutes choses.

Certainement nous pouvons dire que le Principe de la Vie est l'âme de l'Être Absolu, l'âme qui anime la matière universelle, l'âme qui anime tout; et, par conséquent, cette matière universelle peut être considérée dans son ensemble comme le corps de cet Être Infini chez lequel les innombrables systèmes planétaires, gravitant dans l'immensité de l'espace sans bornes, remplissent alors le rôle de molécules. Mais il faut bien remarquer que cette

Ame Divine est la puissance, attribut de l'Être et non l'Être même, intégralement compris. On ne doit donc pas dire : Dieu est uniquement l'âme de la nature; car Il en est à la fois l'âme et le corps. La création étant incessante, éternelle, Dieu et la Nature ne font qu'Un : l'Être Absolu ; car, pour Dieu, créer, ce n'est pas faire naître de rien un être ou une chose quelconque, ce n'est pas ajouter une nouvelle somme de substance à sa propre substance ; mais c'est agir pour mettre en mouvement, transformer ou faire progresser tout ce qui existe en substance. Et, certainement, l'action divine du Créateur n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin, parce qu'elle est l'éternel mouvement de sa Vie Absolue.

N'est-il pas évident en effet que, si Dieu, immuable avant toute création, eût commencé à créer en un moment quelconque de son éternité, l'immutabilité eût cessé d'être l'un de ses attributs, qui cependant sont tous incontestablement nécessaires à l'intégralité de sa toute-puissance? Se serait-il donc lassé de son inactivité et aurait-il éprouvé le besoin d'agir? Il est vrai que de non-créateur qu'Il eût été jusqu'alors, Il fût devenu créateur et eût, par le fait, progressé en qualité. Mais Dieu n'est-il donc pas éternellement parfait? Par conséquent, s'Il est parfait, comme nous ne pouvons hésiter à le reconnaître, Il n'a pas à progresser, Il est éternellement tel qu'Il a toujours été et qu'Il sera toujours : c'est-à-dire l'Être Absolu. Si la matière universelle, considérée dans son intégralité, est son corps, son Ame est partout en Lui, ayant l'Ether pour substratum ou périsprit; et c'est l'Ether, source première et terme ultime de toutes choses que Dieu transforme incessamment en substances et en forces de la nature, nature qui est alors sa nature même, puisqu'Il est le Grand Tout.

F. BARMOLD.

Tragique histoire d'Hamlet

SHAKESPEARE OCCULTISTE

Dans mon étude sur Gœthe (1), j'ai donné les preuves évidentes de l'intuition des Sciences occultes du grand poète allemand, sa croyance aux *Esprits*, à l'Au-delà, à la vie future, démontrée par de nombreux passages de son poème de Faust. J'en terminais l'analyse en le considérant comme un sensitif, un médium inconscient, « comme en général tous les poètes et les artistes éminents épris d'idéal, ayant la connaissance innée du monde

(1) *Revue spirite*, mars 1912.

invisible ». Et au nombre de ceux-ci, je citais V. Hugo, Lamartine, Musset, parmi les plus célèbres de notre pays.

Après le Faust, de Gœthe, je me propose aujourd'hui de rechercher dans l'Hamlet, de Shakespeare certaines pensées ressortissant à nos données métapsychiques modernes.

Le sujet de la légende dramatique, qui a servi au plus distingué des poètes anglais pour son chef-d'œuvre littéraire, peut se résumer ainsi :

Le roi de Danemark a été empoisonné par Claudius son frère avec la complicité de la reine, sa maîtresse, qu'il épouse immédiatement après leur crime.

Hamlet, fils du roi, est profondément indigné du mariage de sa mère avec Claudius, alors que les cendres de son père ne sont pas encore refroidies. Or, une nuit le fantôme du roi lui apparaît ainsi qu'à plusieurs officiers de la couronne.

Le spectre lui fait signe de le suivre, et lui révèle le secret de sa mort, le nom de son meurtrier, c'est-à-dire de Claudius, dans le but de lui ravir à la fois sa couronne et sa femme. Il crie vengeance.

Pour échapper à une mort semblable, Hamlet simule la folie devant le roi et la reine et, devant Ophélia son amante. Mais voulant s'assurer de la véracité des paroles du fantôme, il fait jouer par des comédiens ambulants, devant sa mère, le roi et tous les courtisans une tragédie qui n'est autre que la reproduction des scènes du meurtre royal, scènes qui lui permettent alors de se convaincre, par l'émotion du couple royal, que les confidences du fantôme sont bien réelles.

Les actes et tableaux suivants nous font assister à la scène impressionnante entre Hamlet et sa mère, à la mort de Polonius père d'Ophélia, tué accidentellement par le prince, au délire et à la fin tragique de cette poétique vierge

« Par le fleuve entraînée,
« Morte en cueillant des fleurs. »

Puis au départ d'Hamlet pour l'Angleterre par ordre de Claudius, et à son retour avec les preuves de la perfidie de son beau-père, qui avait ordonné à un des siens de l'assassiner, à l'assaut d'armes entre Laertes, frère d'Ophélia, à l'agonie de deux champions blessés par des épées empoisonnées par le roi, à la mort de la reine par un vin toxique destiné à son fils, et finalement par le meurtre de Claudius tué de la main d'Hamlet, avant de mourir.

Examinons maintenant les passages de la tragédie intéressant le spiritisme:

Au premier acte, Shakespeare nous fait entendre le dialogue entre deux officiers du roi, qui affirment avoir vu deux fois, pendant leur nuit de garde, un fantôme se présenter à eux, — fantôme qu'ils aperçoivent encore la nuit suivante, et que voit également Horatio, l'ami d'Hamlet, sous un aspect

absolument semblable à celui de l'ancien roi. Mais sommé par eux de leur parler. le spectre disparaît.

« Devant le Dieu qui m'entend, dit Horatio, je ne pourrais pas le croire sans le *témoignage évident et sensible de mes propres yeux*. Il est tel que je l'avais vu dans son armure, dans la guerre avec le roi de Norvège. Mais, silence ! le voilà ! Il revient encore. — Arrête, spectre, si tu as une voix, parle-moi, oh parle ! Car, il est des causes pour lesquelles, Vous, *Esprits*, vous errez souvent après la mort... Éloignons-nous, et allons faire part de ce que nous avons vu cette nuit au jeune Hamlet. Car, sur ma vie, cet *Esprit*, muet pour nous, lui parlera à lui. »

Hamlet, instruit de cette étrange vision, se rend la nuit suivante sur l'esplanade qui est devant le palais. Pendant qu'on entend les chants bachiques de Claudius et de ses courtisans, au milieu de la nuit, le spectre se présente. — Regardez, Seigneur, dit Horatio, le voilà.

Hamlet s'adresse au fantôme :

« Que tu sois un *Esprit* bienfaisant ou un spectre infernal, que tes desseins soient méchants ou charitables, je veux te parler, ne laisse pas mon cœur se rompre d'impatience... »

Le spectre lui fait signe de le suivre. Se tournant vers lui : « Je suis *l'âme* de ton père, condamnée à errer jusqu'à ce qu'elle soit purifiée de ses fautes pendant sa vie terrestre... Écoute, oh ! écoute ! Si jamais tu aimas ton père, venge un horrible et barbare meurtre. Meurtre le plus horrible, le plus étrange, le plus dénaturé ! C'est un bruit répandu que dans mon sommeil un serpent me piqua... Apprends que ce serpent porte aujourd'hui ma couronne. Et tu te voueras désormais à ma vengeance. »

— Quels *pressentiments* prophétiques de mon âme ! répond Hamlet.

Et le fantôme disparaît.

L'acte troisième nous fait comprendre les mélancoliques réflexions du prince de Danemark sur les souffrances morales de la vie terrestre. Son fameux monologue commence ainsi : Être ou ne pas être, vivre ou mourir.

« *To be or not to be, that is the question*. Est-il plus noble à l'âme de souffrir les traits poignants de l'injuste fortune ; ou, se révoltant contre cette multitude de maux, de s'opposer au torrent et y mettre un terme ? Mourir, — dormir, — rien de plus ; et, dans ce sommeil dire : nous mettons un terme aux angoisses du cœur, et à cette foule de plaies et de douleurs, l'héritage naturel de cette masse de chair...

« Savoir quels songes peuvent survenir après que nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle. Ce doute des avantages de la *vie de l'Au-delà* plonge la vie terrestre dans une affreuse perplexité... »

Hamlet est ainsi conduit à l'idée du suicide, mais il la repousse cependant, pour revenir à ses sentiments spiritualistes, — comme il le fait com-

prendre dans une autre circonstance, par cette réponse à Horatio : « Il y a sur terre et ailleurs plus de choses que tu ne l'imagines... »

En résumé, nous croyons en avoir dit assez du drame de Shakespeare, pour nous convaincre de sa croyance aux *Esprits*, à la vie de l'Au-delà, aux pressentiments, à la sanction des actes bons et mauvais accomplis pendant notre séjour sur terre, à la possibilité des apparitions fantômales aux yeux des mortels,— apparitions que notre psychologie nous a fait connaître expérimentalement et dont elle nous a donné des preuves positives, depuis la matérialisation de Kattie King, aux yeux de W. Crookes et de ses collègues de l'Institut royal. . . .

— Et si d'autres, avant nous, n'ont pas pu assister aux réalités de nos phénomènes métapsychiques, il faut convenir cependant que ceux-ci ont toujours préoccupé l'âme humaine, et qu'ils ont été connus des intuitifs et des esprits supérieurs. N'est-ce pas la seule conclusion à tirer de nos recherches ?

Dr EDM. DUPOUY

Remettons le monde sous la loi d'initiation

A propos de la propagande initiatique du Féminisme-Spiritualiste (1)

Puisque vous voulez bien me permettre de prendre un moment la parole au milieu de vous, laissez-moi donner réponse à ceux qui ne sont pas parfaitement certains de l'existence du Féminisme spiritualiste, par un argument difficile à réfuter, car pour constater l'évidence du Féminisme spiritualiste, il suffit de consulter sa raison et personne ne songe à nier la raison.

En effet le Féminisme spiritualiste est une valeur non approximative, mais exacte absolument du Féminisme, une valeur prise non dans la confusion du Féminin concret mais dans son genre énergilique c'est-à-dire dans l'âme de la personnalité mouvante du Féminin qui n'existera dans sa plénitude que lorsqu'il sera revêtu du sens qui constitue sa base.

Laquelle? — Celle qui remettra à sa place l'horizon interverti du Féminin. — Comment ? — Par la restauration du sacerdoce féminin modernisé, c'est-à-dire laïcisé mais redonnant à la femme se vouant aux choses de l'Esprit la place qu'elle seule sait tenir dans l'éducation de la croyance composant le bonheur ou le malheur de l'humanité, avec les lumières ou les ténèbres du cœur de la femme.

N'oubliez pas que c'est l'abolition des sanctuaires féminins, que c'est le déplacement du centre de la gravitation du Féminin réfléchissant et particu-

(1) Paroles dites le 4 juillet 1912 à l'Alliance spiritualiste.

larisant la vie universelle comme un seul être, qui a fait la rupture de l'unité scientifique et religieuse de la Religion Sagesse.

Oui, en vérité, qu'allaient faire les philosophes grecs en Egypte ? — Apprendre la vérité dans l'Initiation aux mystères de la Grande Isis, soulever le voile de la révélation antique gardant sous les sceaux du symbole de la palpitation de la vie absolue gravée sur la Table isiaque totalisant le ciel intelligible des âmes et les ciels des apparences.

Cependant le féminisme moderne ne s'en occupe pas.

Eh bien ! le Féminisme spiritualiste, comme je viens de vous le dire, est un mouvement qui, caractérisant non le Féminisme concret mais le Féminisme universel, fonde précisément l'émancipation de la femme sur son principe propre, prend, pour ainsi dire du fond de son âme, le nom de l'ère nouvelle consacrant l'harmonie de l'antique Révélation et de l'Évangile de l'Esprit qui est l'Évangile éternel, « La conscience de la conscience » Comme dit Vinet : « Aucune civilisation n'est possible sans l'Evangile. » Donc le Féminisme spiritualiste est un mouvement absolument désintéressé, qui, par le moyen de la propagande gratuite de publications diverses, c'est-à-dire par le moyen du livre et de la parole, apporte son humble concours depuis de longues années à tous ceux qui pensent que le temps est venu de faire pénétrer dans l'esprit des masses l'importance morale et sociale de la grande Rénovation religieuse, affirmant la science et la foi, d'accord avec le sentiment de la religion universelle unissant tous les membres des races humaines en famille (1)

Vous le voyez, il n'y a pas de mouvement d'idées inutiles. Pourquoi ? — Parce que si du mouvement des planètes résulte la vie physique des univers, du mouvement des idées résulte la vie morale et intellectuelle de l'humanité. Et l'Alliance spiritualiste le reconnaissant dans le domaine religieux, a mis l'effort en équilibre avec l'Union.

O. DE BEZOBRAZOW.

LA SOCIOLOGIE SPIRITE

LA PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES

J'ai longtemps hésité à traiter les questions sociologiques dans la *Revue Spirite*, craignant que ces questions ne fussent pas du goût des lecteurs ou qu'ils n'y fussent pas préparés. Je constate avec plaisir que je me trompais.

(1) Ceux que cette question intéresse trouveront de plus amples développements dans le *Renouveau*. Recueil de Conférences de propagande initiatique et dans *Où est la Force* (prose et poésies mêlées), à paraître, P. Leymarie, dépositaire, pub. Fém.-Spir.

De conversations que j'ai eues avec quelques lecteurs et d'une lettre reçue au sujet de mon article de décembre 1911 sur le renchérissement de la vie, il ressort que les spirites, comme tout le monde, s'intéressent à ces questions économiques.

Voici la subtance de la lettre en question :

Monsieur. Vous mettez bien en évidence les principales causes de la cherté croissante de la vie ; mais vous ne proposez pas de remède, sinon de revenir en arrière, ce qui, de votre aveu, ne peut se faire facilement ni rapidement.

Supprimer, suspendre ou réduire les droits de douane, serait évidemment un moyen de diminuer, à la longue, le prix des vivres ; mais, comme l'a remarqué M. Klotz, cette mesure ne ferait, tout d'abord, que le jeu de la spéculation. « Les importateurs constitueraient immédiatement des stocks, qu'ils n'enverraient en France qu'après l'abaissement du droit. Et en attendant cet abaissement, le consommateur paierait encore les frais de l'opération. »

Il me semble même qu'il ne serait que juste d'indemniser, d'une manière ou d'une autre, les agriculteurs nationaux qui se trouveraient lésés par la suppression des droits d'entrée sur les produits agricoles étrangers.

Quoiqu'il en soit, ne fut-ce qu'en attendant mieux, il faut tâcher d'atténuer le plus possible le mal social dont tout le monde souffre. Il y a divers moyens d'atteindre ce but préconisés par divers savants et hommes d'État, par le gouvernement lui-même. Je n'en citerai qu'un qui a fait ses preuves depuis plus d'un demi-siècle, et qui me paraît d'une grande efficacité pour diminuer l'antagonisme qui existe et s'aigrit de plus en plus entre patrons et ouvriers, capitalistes et prolétaires.

Ce moyen, c'est la participation aux bénéfices. Cette réforme est possible, puisqu'elle existe déjà dans de nombreux établissements industriels ; elle est facile à appliquer. Il conviendrait donc de la généraliser, non subitement, mais progressivement. C'est en ce sens, à mon avis, qu'il faudrait tout d'abord orienter l'opinion publique et aussi les pouvoirs publics. Je ne prétends pas que la participation soit une panacée absolue, je dis seulement qu'elle amènerait dans les rapports sociaux une amélioration très sensible et immédiate. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas indiquée, et je serais heureux de vous voir prêter la publicité de la *Revue Spirite* à cette bonne idée, qui est en même temps une bonne œuvre.

***

RÉPONSE

Il est certain qu'on ne touche pas impunément aux droits de douane une fois qu'ils sont établis. Mais c'est une raison majeure pour ne pas les établir et les multiplier aussi légèrement qu'on le fait. Car les inconvénients que signale M. Klotz se manifestent en sens inverse chaque fois qu'on introduit ou augmente un droit. Mon honorable correspondant n'a envisagé, comme M. Klotz, qu'un côté de la question protectionniste.

Quant à indemniser ceux qui souffrent d'une suppression de droits d'entrée, cette mesure conduirait par la même raison que ci-dessus, à dédommager tous les consommateurs des produits protégés, qui se trouvent, de ce fait, condamnés arbitrairement à payer ces produits plus cher que leur prix naturel.

Je n'insiste pas sur ces considérations et je passe à la participation aux bénéfices.

Je n'ai pas parlé de cette réforme sociale parce qu'on ne peut pas tout dire à la fois, et surtout parce que je suis très loin de partager l'opinion optimiste de mon correspondant sur ce sujet.

La participation a été inventée et essayée depuis plus d'un demi-siècle. Si elle pouvait donner de bons résultats, ou aurait eu le temps de les voir, ce système serait généralisé ou du moins très largement étendu. Or, il n'en est pas ainsi, et j'ajouterai qu'il ne peut en être ainsi. Le système *participationniste* est appliqué dans quelques industries, mais le mouvement tend plutôt à rétrograder qu'à avancer et j'estime que la participation a fait ses preuves de stérilité. Ce n'est donc pas dans ses résultats, mais dans ses principes qu'il faut la considérer pour juger de sa valeur économique.

Ce système de rétribution du travail est de nature socialiste. Il repose sur cette hypothèse sentimentale mais irrationnelle, que le salaire ne représente que la part légitime de l'ouvrier manuel dans la valeur du produit que, par son travail, il contribue à fabriquer.

Les socialistes supposent que le patron règle arbitrairement le salaire de ses ouvriers, qu'il leur donne sur le produit la part que son bon ou plutôt son mauvais vouloir lui inspire de donner.

Cette part, disent-ils, se réduit au minimum de ce qui est nécessaire au travailleur pour vivre et élever misérablement sa famille. Tout le surplus, le patron le garde pour lui. C'est ce qu'en style socialiste on appelle la *loi d'airain*. « Supposez que six heures de travail suffisent pour nourrir l'ouvrier, le patron le fait travailler douze heures, lui en paie six et garde le reste pour lui. C'est la *plus value*. »

S'il en était ainsi, il serait très commode d'être patron, et très désagréable d'être ouvrier; mais en est-il ainsi? Le bon plaisir de l'entrepreneur est-il la loi de l'industrie, comme le bon plaisir du roi est la loi de la monarchie?

*
* *

La science économique démontre que la production est gouvernée par la consommation. Ce sont les consommateurs qui, par la demande qu'ils font des produits, déterminent les capitalistes, les entrepreneurs et les travailleurs à se porter vers telle ou telle industrie. Ce sont, en dernière analyse, les

consommateurs qui rétribuent les trois facteurs de la production : capital, talent et travail.

Si un produit est demandé par le public, son prix monte. Cette hausse excite les producteurs à accroître leur production jusqu'à ce que l'équilibre s'établisse entre l'offre et la demande. Réciproquement, si un produit n'est pas demandé, c'est signe qu'il surabonde. Son prix baisse. La production se ralentit, et ce ralentissement ramène l'équilibre.

Dans l'œuvre de la production, le capital, son nom le dit, est le chef, la tête. C'est lui qui dirige, fait les avances des matières premières, des machines, des salaires et est responsable des chances bonnes et mauvaises de l'entreprise.

Comme je l'ai dit dans l'article : *L'Égalité sociale* (*Revue Spirite* d'avril 1912, p. 218 et suiv.), dans le mécanisme de la production, le salarié est à l'égard du patron dans le même rapport que, dans l'œuvre financière, se trouve l'obligataire à l'égard de l'actionnaire. N'ayant pas d'avances, l'ouvrier ne peut courir les risques de gains ou de pertes de l'entreprise. Il ne peut donc émettre la prétention de participer aux bénéfices. L'ouvrier ne peut même pas attendre que le produit soit achevé, vendu et payé pour recevoir la part qui lui doit revenir. Il faut qu'elle lui soit avancée par l'entrepreneur.

Cette part n'est pas arbitraire, à la discrétion du patron, comme l'imaginent les socialistes. Elle est déterminée par la loi d'offre et demande, par la concurrence que se font entre eux, d'une part, les entrepreneurs, de l'autre, les ouvriers.

Quand deux ouvriers courent après un maître, a dit Cobden, les salaires baissent ; mais quand deux maîtres courent après un ouvrier, les salaires montent. Or, deux maîtres courent après un ouvrier quand la demande des produits est active, ce qui dépend des consommateurs et non des entrepreneurs; et deux ouvriers courent après un maître quand ce maître lui-même court après des clients introuvables.

La *loi d'airain* n'est donc qu'un mythe, elle n'a aucune réalité objective. La *plus-value* est un second mythe. Il ne peut pas y avoir de plus value fatale. Il y a seulement plus value ou moins value : suivant que la demande des produits est plus ou moins intense, le bénéfice est positif ou négatif.

Les déclamations des lettrés, des déclassés (qui ont inventé le socialisme) contre les patrons, qu'ils représentent comme des vampires se nourrissant de la sueur et du sang des prolétaires, sont de belles et sensationnelles figures de rhétorique, mais elles n'ont aucun fondement dans la réalité des faits. Il est facile de s'en convaincre pour peu qu'on réfléchisse à la nature des choses économiques.

S'il était vrai que la journée de travail se divise en six heures pour la sub-

sistance de l'ouvrier et six heures de plus value, il suffirait au patron d'occuper un seul ouvrier pour vivre à rien faire aussi bien que celui-ci vit en travaillant.

A ce jeu, aucun patron ne se ruinerait ; on ne verrait jamais de faillites ; et, qui plus est, tous les patrons occupant plus d'un ouvrier pourraient infailliblement s'enrichir en juste proportion du nombre de bras qu'ils exploiteraient.

Si les salaires étaient régis par la loi d'airain, par l'arbitraire des patrons, tous les ouvriers gagneraient les mêmes salaires : pourquoi l'entrepreneur paierait-il les uns plus que les autres? qui l'obligerait ?

Dans la même hypothèse, on ne verrait jamais des ouvriers faire des économies — comment le pourraient-ils? — ni devenir patrons.

Convenons donc que l'ouvrier obtient sa juste part du produit auquel il travaille. Il gagne plus ou moins suivant qu'il travaille plus ou moins bien et suivant que son travail est plus ou moins demandé (1). La bonne ou mauvaise humeur du patron n'est pour rien dans cette affaire.

***

Si le salaire est équitable, il s'en suit que l'ouvrier n'a aucun droit au partage des bénéfices de l'entreprise qui l'occupe, pas plus qu'il ne peut être assujetti à payer sa part des pertes quand il y en a.

Quand un patron fait participer ses ouvriers aux bénéfices, c'est une faveur ou une aumône qu'il leur accorde. Cela prouve qu'il en a les moyens ou qu'il cherche à se ruiner ; mais ce n'est pas une raison pour que ses collègues l'imitent. La participation aux bénéfices ne peut être un droit des ouvriers, ni un devoir des patrons.

Est-il à propos que les patrons (ceux qui le peuvent, c'est-à-dire le très petit nombre) accordent cette faveur à leurs ouvriers, que l'État les y encourage, etc ?

S'il n'en résultait pas de mal, si cela pouvait diminuer l'antagonisme entre patrons et ouvriers, comme on le suppose, je ne m'y opposerais pas. Mais c'est précisément au résultat contraire qu'on arriverait.

D'abord, en proclamant que l'ouvrier n'obtient pas son salaire légitime,

(1) C'est ainsi, par exemple, que, l'État jetant à flot continu sur le pavé, par le moyen de ses écoles de tous genres et à tous les degrés, des certificats d'études primaires, des bacheliers, des licenciés, des docteurs en tous arts et sciences, des musiciens, des chanteurs, des danseurs, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des ingénieurs, etc., la moyenne de rétribution de toutes ces professions est bien inférieure à celle des salaires des métiers manuels. C'est ainsi encore qu'une bonne partie de ces déclassés vont grossir l'armée du socialisme, du vice et du crime.

ce qui est faux, vous lui faites croire qu'il est effectivement victime de l'ordre social actuel, que cet ordre n'est qu'un désordre.

En proposant à ce prétendu mal un remède illusoire, comme l'est la participation, vous lui donnez des espérances trompeuses qui l'aigrissent encore plus quand il découvre qu'il est déçu.

La participation suppose des bénéfices. Tous les industriels n'en réalisent pas, il s'en faut de beaucoup. Voilà donc les patrons divisés en deux classes : ceux qui font participer leurs ouvriers et ceux qui ne le font, ne le pouvant pas. Voilà aussi par le même fait, les ouvriers divisés en deux classes, ceux qui participent et les autres. Nouvelle source d'envie et de haine d'ouvriers à patrons et d'ouvriers entre eux, s'ajoutant à celles qui existent déjà.

Pourquoi, dans telle industrie, les ouvriers participent-ils aux bénéfices, pendant que ceux de telle autre industrie n'y participent pas? Pourquoi, dans la même industrie, tel patron accorde-t-il la participation, ce que tel autre ne fait pas? Pourquoi, parmi les patrons de la même industrie qui font participer, le taux de la participation est il plus ou moins élevé?

Les ouvriers qui ne participent pas sont-ils moins habiles, moins courageux que les participants ? Quand même cela serait vrai, ils ne le croiront jamais. Ils se diront donc : « C'est la faute au patron ; ou il ne connaît pas son métier, s'il ne réalise pas de bénéfices, ou il garde pour lui tous ses bénéfices. Dans un cas comme dans l'autre, nous n'avons qu'une chose à faire, ou nous mettre en grève, ou saboter l'ouvrage. »

La participation, ne l'oublions pas, suppose qu'il y a des bénéfices. Or, il n'y en a pas toujours ni partout.

Dans chaque industrie on peut estimer à 10, mettons à 20 °/₀ le nombre des patrons qui réalisent des bénéfices. On peut estimer au même taux le nombre de ceux qui font plus ou moins de pertes. Tous les autres, 60 à 80 °/₀ gagnent leur vie, joignent les deux bouts, comme on dit, souvent avec plus de peine et toujours avec plus de soucis et d'inquiétudes que n'en éprouvent les ouvriers habiles et économes.

Quand une industrie réalise des bénéfices, ils ne sont pas le fait des ouvriers — surtout aujourd'hui où le sabotage est passé à l'état d'institution, — mais ils proviennent de chances particulières ou de l'intelligence de l'entrepreneur. C'est donc à celui-ci qu'ils doivent revenir.

Supposons, ce qui est loin d'être la règle, que cet heureux mortel garde pour lui toute la plus value. Elle ne sera pas perdue ni plus mal employée par le patron qu'elle ne le serait par les ouvriers participants.

Ceux-ci emploieront leur part, comme ils font déjà pour leurs salaires, en dépenses plus ou moins inutiles qui ne contribueront nullement à améliorer leur condition.

Ceux-là, ordinairement plus rangés et plus prévoyants, emploieront ces

bénéfices à étendre leur industrie, et, si elle n'est pas extensible, ils les prêteront dans le même but, à d'autres entrepreneurs.

D'une façon comme de l'autre, cette extension, cette augmentation de la demande de travail tendra à faire hausser les salaires et profitera à la classe ouvrière.

Tout est harmonie dans le monde social, mais il faut savoir la découvrir.

ROUXEL

Extraits de l'ouvrage inédit :

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

Par EDMOND BENOIT

(*Suite*).

LA VIE DANS L'AU-DELA

Comment se fait-il, m'a-t-on objecté souvent, qu'avec les communications innombrables attribuées aux êtres d'outre-tombe, les spirites soient dans l'impossibilité de donner le moindre renseignement probant sur mille détails qui devraient être connus, concernant la vie des esprits dans l'espace.

Quelle est leur forme, leur taille, ont-ils un sexe, comment sont-ils vêtus, logés, quelles sont leurs occupations, leur âge apparent, etc., etc...

Il est très judicieux, de la part de celui qui veut s'éclairer, de poser toutes ces questions, et aucun ami de la vérité ne saurait l'en blâmer.

Nous ne devons pas croire à l'immortalité parce que cela flatte nos aspirations et nos désirs, mais parce que cela est.

Il faut donc que notre certitude repose sur des preuves irréfutables.

Nous avons le devoir de les fournir ou d'exposer les raisons qui empêchent de les obtenir à volonté.

On trouve, dans les ouvrages spéciaux, un certain nombre de renseignements sur la question qui nous préoccupe; mais tout ce qui est dit sur ce sujet est d'un vague déconcertant, d'une imprécision qui laisse planer le doute chez les esprits les mieux disposés.

Si la réalité des manifestations est indiscutable, les moyens de communication en notre possession sont impuissants à nous éclairer.

Essayons de donner une explication rationnelle de cette quasi-impossibilité.

Toute communication, à mon avis, quelque soit le moyen employé pour l'obtenir, est obligée de passer par le cerveau du médium.

Cette théorie est plus compliquée qu'on ne le pense ; car à côté de notre

cerveau matériel, qui emmagasine au jour le jour tout ce qu'il voit et ressent, il y a notre moi supérieur ou esprit, qui est notre être réel, dépositaire des connaissances acquises dans nos vies passées.

Sur lequel des deux, l'entité qui se manifeste exerce-t-elle son action ?

Ce ne peut être que sur notre cerveau, et c'est certainement à cela que nous sommes redevables des insuccès éprouvés.

En effet, il ne connaît que les choses qu'il a vues ou apprises pendant cette existence. C'est pour cette raison que, si un esprit veut lui faire connaître une chose nouvelle, il se croit dupe d'un mensonge ou d'une illusion, et refuse de la traduire, à plus forte raison si son esprit ne l'a jamais connue, car, dans ce cas, le cerveau ne peut en avoir aucune intuition.

Le cerveau a peine à admettre comme possible et vraie une révélation en dehors de ce qu'il peut imaginer ou concevoir ; là est probablement le nœud de la difficulté éprouvée.

Swedemborg, dans des ouvrages bien connus, a décrit les êtres de l'au-delà.

« Ils sont faits comme nous, écrit-il, leurs formes sont l'expression de la beauté la plus pure et la plus noble. Le monde spirituel n'est pas un monde idéal, mais un monde concret, il est peuplé comme la terre, par des êtres spirituels, revêtus d'un corps qui ressemble au nôtre. »

Il a même écrit que les esprits avaient leurs maisons, et qu'il y avait des corps d'ouvriers pour les construire, des tisserands pour tisser les étoffes vaporeuses dont ils se parent, des animaux pour les servir. On trouve, dans ce fortuné séjour, écrit-il, des rivières, des arbres et des fleurs, le tout fluidique, comme tout ce qui existe dans le royaume des esprits.

Billevesées, diront ceux qui liront ces lignes, et ils sont probablement dans le vrai.

Pour moi personnellement, je crois qu'il y a dans ces descriptions beaucoup d'exagération, et que le cerveau de l'illuminé Swedemborg a vagabondé outre mesure.

Billevesées, erreurs, mensonges, concluerait tout médium, en voyant ces pensées bizarres flotter autour de lui et essayer de le pénétrer, et il s'empresserait de les repousser.

Mais, si pourtant, tout invraisemblables qu'elles paraissent, ces descriptions étranges étaient vraies... eh bien, le médium refuserait de les traduire.

Malgré notre vif désir d'être promptement éclairé sur ces captivantes questions, patientons, et n'avançons dans nos écrits que des choses bien prouvées. Pas d'hypothèses et pas de fantaisie, rien que la vérité.

De nombreuses sectes se partagent le domaine des recherches sur l'occulte ; les théosophes, les spirites, les écoles de magnétisme, y travaillent avec ardeur ; des savants distingués leur prêtent leur concours.

Qu'ils y prennent une orientation nouvelle, et la vérité finira par luire à leurs yeux.

Ch. Fourier, lui aussi, fut tourmenté par cette question des conditions de la vie des esprits dans le monde aromal.

Il a fait appel pour s'éclairer à une science peu connue : l'analogie.

Voici ses conclusions. Si elles sont sobres de détails, je crois qu'elles n'en donnent pas moins la note vraie sur les conditions de vie sur l'inexplorable domaine.

« Nous sommes sur terre un corps uni à une âme.

Nous avons douze passions radicales, qui sont les ressorts qui nous procurent les jouissances de la vie, et nous aident à accomplir notre destinée. Quand nous abandonnons notre corps matériel, nous avons encore notre corps aromal et notre esprit ; ce corps aromal tient un peu de la matière, malgré son caractère fluidique. Il possède des organes appropriés à sa nouvelle vie, pendant laquelle subsiste l'exercice intégral de nos douze passions, comme pendant notre existence terrestre.

EN PLEIN MYSTÈRE

Oui, je fus quelque part votre sœur, votre mère,
Ou votre ami fidèle, un autre vous enfin,
C'est vous que bien souvent mon âme solitaire
A ce vague passé redemandait en vain.

ROSEN DUFAURE.

Si nous connaissons peu de chose de l'autre monde, c'est qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi, pour l'ascension des âmes et le progrès de l'humanité.

Qu'advient-il, demandais-je un jour à un mes sujets, de ces grands tueurs d'hommes, inquisiteurs, juges de tribunaux révolutionnaires, rois et empereurs, aux mains tachées de sang, devancés dans l'au-delà par des milliers de victimes dont ils ont causé la mort, et comment sont-ils accueillis à leur arrivée dans l'espace ?

Le rôle d'exterminateur joué par ces hommes, me fut-il répondu, fut déterminé par la situation particulière qu'ils occupaient sur la terre, et leur vie dans l'au-delà serait atroce si, aussitôt leur arrivée, ils n'étaient pas soustraits à la poursuite et aux désirs de vengeance de leurs victimes.

Leurs cas sont des cas d'exception, et des mesures exceptionnelles sont prises à leur égard.

Ils sont donc entraînés hors d'atteinte de leurs victimes, et généralement amenés à accepter une réincarnation presque immédiate, dut-elle être de courte durée, mais qui les dérobe à toutes les recherches.

Les esprits avancés ont connaissance de cet exil temporaire ; mais leur degré d'élévation est une garantie qu'ils ne le révéleront pas sans utilité ;

cependant on ne peut empêcher ces réincarnés d'avoir un souvenir vague, intuitif, de leur dernière existence.

Les révélations relatives à notre passé m'ont toujours semblé suspectes, et je n'y ai jamais prêté une oreille attentive.

Je ferai exception aujourd'hui pour un cas qui vient de m'être raconté par un de mes amis, non que je puisse en affirmer la véracité, mais parce qu'un ensemble de circonstances lui donne l'apparence de la réalité.

Je n'ignore pas que dans ce domaine les causes d'erreur et de tromperie sont nombreuses. On peut être dupe d'une suggestion étrangère, ou d'une auto-suggestion qui a pris naissance dans notre cerveau on ne sait comment, s'y est installée, et a fini par devenir une véritable obsession.

Je laisse la parole à l'ami qui m'a fait ce récit, ou plutôt ces deux récits, à la condition expresse que sous aucune raison je ne ferais connaître son nom.

Premier récit

J'ai, me dit-il, un frère de 10 ans plus jeune que moi, qui fut réformé du service militaire, comme atteint de bronchite chronique.

Nous l'envoyâmes à Nice, comme suprême tentative de guérison ; mais il en revint plus malade qu'avant son départ.

Le mal faisait des progrès effroyables. Adolphe commençait à avoir conscience de la gravité de son cas, et la pensée de la mort hantait son cerveau.

J'avais beaucoup d'empire sur lui, et j'arrivais, par un effort soutenu, à lui conserver un espoir, qu'hélas, je ne partageais pas.

Un soir, étant seul avec lui, la conversation tomba sur le Spiritisme, dont il m'avait souvent entendu parler.

C'est drôle, me dit-il, je me sens un fourmillement dans la main comme si j'avais besoin d'écrire.

C'est surprenant, en effet, lui répondis-je, et je me disais intérieurement: effet d'auto-suggestion déterminé par notre conversation.

Eh bien, Adolphe, prend du papier et essaie d'écrire.

Il m'obéit machinalement. Il n'eut pas plus tôt le crayon à la main qu'il se précipita sur le papier, comme poussé par une force invincible, et sous l'empire d'une violente surexcitation, il écrivit ces mots :

Adolphe, mon cher enfant, tu vas bientôt mourir.

Il n'eut pas plus tôt écrit ce lambeau de phrase, qu'il bondit de son siège, essaya de s'enfuir, puis tomba dans une crise de désespoir, dont j'eus toutes les peines du monde à l'arracher.

Quelles consolations prodiguer dans un cas semblable. Il n'y a qu'à temporiser.

J'étais atterré, désemparé, je ne savais plus quel parti prendre.

Adolphe me regardait avec des yeux hagards, désespérés.

Quelque chose me pousse, me dit il, il faut encore que j'écrive.

Il s'approcha du papier lacéré par l'agitation fébrile qui avait secoué sa main, reprit le crayon, et un peu plus calme, écrivit :

Si tu ne prends pas immédiatement le parti de te faire soigner par Mlle B...

Mlle B... était une voyante d'une grande lucidité, spécialisée dans la recherche des maladies.

Cette faculté encore peu connue, raillée comme toute chose incomprise, lui permit en maintes circonstances de corriger le diagnostic des médecins, et par un traitement approprié, de modifier d'une façon favorable la marche de certains cas très graves. On ne venait vers elle que pour des désespérés, en faveur desquels la science officielle avait été impuissante.

Paul, continua-t-il à écrire, Adolphe était M... A... dans sa dernière existence, et M... A... était ta mère.

Cette communication qui réveillait en moi des souvenirs endormis me stupéfia, mais je n'en dis rien à personne.

Le lendemain, je pris la consultation conseillée pour Adolphe. Le traitement ordonné fut suivi ponctuellement, et notre cher malade guérit. Il y a de cela dix ans, et la guérison de ce cas, jugé comme désespéré par les médecins, est définitive.

Ce résultat ne m'a pas surpris outre mesure. Les remarquables travaux de M. de Rochas nous donnent l'explication de ces faits extraordinaires qui maintenant sont du domaine de la science, et ne sont plus contestés.

Malgré ce résultat favorable, je suis d'avis que la pratique du somnambulisme appliqué à l'art de guérir doit être réglementé et soumis à certaines garanties, auxquelles les magnétiseurs consciencieux, possédant bien leur art, n'auront qu'à gagner.

Sous prétexte de liberté, il ne faut pas laisser les charlatans et les faiseurs exploiter sans vergogne cette nouvelle source de force et de santé.

Deuxième récit

Vous m'avez initié, mon cher Edmond, continua mon ami Paul, aux visions par le miroir magique.

Il y a quelques jours, j'en posai un devant ma fille Albertine, âgée de 15 ans. Je lui dis : Regarde, si tu vois quelque chose, tu m'avertiras.

Dix minutes après, l'enfant m'appelait.

Papa, me dit-elle, je vois deux têtes, bien nettes, bien distinctes, et des dates au bas de chacune d'elles.

La première tête était celle de mon père, et la seconde celle de N. Au bas, étaient inscrites les dates de leur naissance et de leur mort.

J'ouvris un dictionnaire, et je vérifiai les dates données. Elles étaient exactes.

Je me dis: Il y a dans cette manifestation spontanée quelque chose de très surprenant. C'est l'exactitude des dates que, j'en suis certain, l'enfant n'a jamais connues.

Malgré cela, quoique la vision ne puisse être contestée, nous n'en sommes pas moins trompés, car je puis affirmer que mon père n'a jamais été N...

Trois mois plus tard, mon père m'apparut dans un rêve lucide.

Paul, me dit-il, tu n'as pas compris la vision au miroir, dont ta fille t'a fait le récit.

Je n'ai pas voulu te dire que j'avais été N..., mais bien que N... et moi, avions été tes deux pères, lui, dans ton existence précédente, et moi dans celle-ci.

Mon cher Paul, lui-dis-je quand il eut terminé son récit, je m'étonne que vous, si intelligent, si circonspect, ayez attaché une importance quelconque à cette révélation. Je vous engage à l'oublier, et à n'en parler à personne; cela vous ridiculiserait.

Mon cher Edmond, me répondit-il, jamais je ne vous en aurais entretenu, si, depuis ma plus tendre enfance, je ne m'étais vu cent fois, dans des rêves plus ou moins lucides, sous l'aspect d'un enfant d'une dizaine d'années, habillé richement, jouant dans un escalier de pierre, orné de riches balustrades en fer forgé. Je vois en haut de cet escalier, à droite, la porte d'une petite pièce qui me servait de cabinet de travail. Je m'y vois prenant mes leçons, écrivant et étudiant. Il me semble avoir encore devant les yeux les meubles qui garnissaient cette chambre.

Tous ces détails se rapportent à mon premier récit.

Mes réminiscences sont encore plus précises pour ce qui concerne le second.

Je me vois âgé d'une vingtaine d'années, habitant un vaste château, dans lequel se trouvait une superbe véranda d'une vingtaine de mètres de longueur, ayant vue sur un parc immense et des jardins remplis de fleurs.

Je m'y vois pâle, souffrant, reposant dans cette vaste pièce qui prenait le jour par de vastes vitraux, et était exposée au soleil du midi.

Je m'y vois entouré d'une nombreuse domesticité, recevant des visites d'hommes et de dames du monde; comblé de prévenances, fortement choyé et ardemment aimé.

Ce sont les souvenirs de ces lieux chers, vers lesquels je me suis souvent transporté en rêve, de ce château royal, avec sa grille monumentale, ses larges pelouses et ses arbres séculaires qui m'ont décidé à vous faire cette confidence.

Je n'attache à la chose par elle-même aucune importance. Je sais qu'il n'est

ni plus honorable, ni plus important d'avoir été dans une existence précédente fils de prince qu'enfant de prolétaire, et que pour l'un comme pour l'autre la loi du Karma ou des responsabilités est la même, dans son inéluctable justice.

Sachant que vous travailliez beaucoup toutes ces questions, j'ai voulu que vous connaissiez ce secret intime, que je cache à tous, et qui me suit comme une pensée obsédante, dont j'ai peine à me détacher.

EDMOND BENOIT

L'intelligence des Animaux

(Une lettre d'Anna Blackwell à Allan Kardec)

Dans les numéros d'avril, juin et août de l'année dernière nous avons publié, on s'en souvient, les pages inédites d'un ouvrage commencé par Allan Kardec sur l'**Avenir des Animaux**. *Comme sur toutes les questions qu'il traitait, le maître ne négligeait pas de s'entourer du plus possible de renseignements et consultait d'abord les plus éminents de ses collaborateurs. Parmi les nombreux documents qu'il avait classés avec soin, nous avons eu la bonne fortune de trouver une lettre que lui adressait Miss Anna Blackwell et que nous reproduisons ici intégralement, assuré qu'elle intéressera tous nos lecteurs.*

On sait que Miss Anna Blackwel est l'auteur d'un Essai sur le Spiritisme *qui fut couronné par la Société Spiritualiste de Londres* (1).

Paris, 20 novembre 1866.

Monsieur le Président,

La question de l'intelligence des animaux ayant été posée dans la séance de la société spirite, à laquelle j'ai assisté, il y a quelque mois, j'ai pensé que certains faits, dont je suis à même de garantir l'authenticité, pourraient ne pas être sans intérêt pour la société que vous dirigez avec tant de zèle et de succès.

En 1849, j'ai passé quelques semaines dans la jolie vallée d'Abercarme, près de Monmouth, dans le pays de Galles, en visite chez une de mes cousines Mme R..., dont le mari dirigeait les opérations de la compagnie houillère d'Abercarme, vaste exploitation qui poussait très loin ses extractions, à l'aide de plusieurs kilomètres de chemin de fer souterrain, et faisait travailler toute la population de la vallée.

(1). En vente à la Librairie Spirite. Prix 1 franc.

M. R... possédait, depuis plusieurs années, deux chiens qu'il aimait beaucoup. L'un se nommait *Prince;* l'autre *Shep*, abréviation de *Shepherd* c'est-à-dire *berger*.

Prince était un petit animal de race mélangée, noir comme le charbon. Il était borgne, mais l'œil qui lui restait, était d'une intelligence et d'une vivacité remarquables. Il était très nerveux ; quand il était content, sa petite queue frétillait incessamment ; si on le contrariait, il pleurait de vraies larmes. Il passait ses journées dans la mine, montant et descendant avec les ouvriers, dans la benne qui faisait le service du puits. On le croyait très vieux ; mais personne ne savait d'où il venait. Il avait paru pour la première fois dans la vallée, peu de temps après la mort du contremaître d'une houillère située à quelques lieues d'Abercarme, homme cruel et méchant, que ses mauvais procédés avaient fait craindre et détester de tous les mineurs du pays, et qui avait péri dans une des catastrophes malheureusement trop fréquentes dans les mines.

Prince était fin, rusé, vif ; avec son œil unique, il avait l'air de tout voir et de tout surveiller dans la mine, où, depuis sa première apparition dans la vallée, il n'avait pas manqué un seul jour de se montrer et, où il suivait toutes les opérations avec un air d'intérêt des plus minutieux. Aucun mineur n'aurait osé lui refuser une bouchée de son dîner, ni le tourmenter en aucune façon.

Car le petit chien, bien que parfaitement inoffensif, passait, dans la croyance populaire, pour être l'incarnation de l'âme du méchant contremaître. Grâce à leur croyance que Prince entendait et comprenait tout, qu'il saurait dénoncer un méfait et se venger de tout mauvais procédé, il était choyé et caressé de tous les mineurs, qui disaient que Prince, avec son œil unique, voyait mieux que bien des chrétiens avec leurs deux yeux; que, s'il ne parlait pas, c'était pour mieux entendre, et que, s'il le voulait, il dirait bien des choses. Persuadés que Prince pourrait dénoncer au maître les faits de paresse, vols de charbon et autre méfaits habituels chez les mineurs, ceux-ci se gardaient bien de s'y livrer, tant que le petit chien était dans la mine.

Dès son arrivée dans la vallée, Prince avait spontanément élu domicile dans la maison de M. R..., qu'il quittait chaque matin, pour se rendre à la mine, où il arrivait toujours exactement à temps, pour descendre avec le premier groupe d'ouvriers. Il passait sa journée à flâner, tantôt dans les souterrains, tantôt dans les chantiers, revenant de temps en temps, à la maison de M. R... pour retourner ensuite à la mine, montant et descendant les puits plusieurs fois par jour, et ne quittant définitivement l'enceinte de l'exploitation qu'avec les derniers ouvriers. Il revenait alors à la maison de M. R... où il passait la soirée, gravement assis au coin du Vésuve, nom que l'on avait donné à l'énorme feu de charbon de terre qui flambait jour et nuit, d'un

bout de l'année jusqu'à l'autre, dans l'âtre monstre de la salle où se tenait habituellement la famille de M. R... Celle-ci s'amusait beaucoup du petit chien, de son air d'intelligence, des histoires qui couraient sur son compte, et de la crainte qu'il inspirait aux mineurs de l'endroit.

Un soir que Prince était occupé comme d'habitude à nous regarder de son air intelligent, tout en se grillant agréablement le dos au feu du Vésuve, M. R... me dit tout bas, en faisant allusion aux traits d'intelligence dont les enfants venaient de m'entretenir en parlant du petit chien : « Mais je vous assure très sérieusement que Prince comprend tout ce qu'on dit, et, je vais vous en donner la preuve. Faites semblant de ne pas le regarder ; mais suivez du coin de l'œil ce qu'il fera. »

Alors, M. R... dit tout haut : « Il me semble que ce petit bonhomme de Prince, devient par trop paresseux. Je vois qu'une petite correction ne lui ferait pas de mal. Il est toujours à se rôtir au coin du feu; il ne bouge guère de sa place ; bientôt il ne voudra plus se servir de ses jambes. Il y a longtemps qu'il n'a goûté du fouet. Et, M. R... se levant de sa chaise, se dirigeait lentement vers un fouet accroché, au mur de la salle.

Prince avait écouté, l'œil inquiet, le discours de son maître. Il s'était d'abord blotti dans son coin, se faisant de plus en plus petit, et se pressant contre le mur, comme s'il voulait y entrer ; puis, à mesure que parlait M. R..., se pressant toujours contre le mur, il se mit furtivement en route vers la porte de la salle, qu'on avait laissée entrebaillée pour favoriser cette fuite prévue. A peine M. R... avait-il décroché le fouet, que Prince, ne faisant pas plus de bruit qu'une ombre, avait gagné la porte et disparu. On ne le revit plus de la soirée.

Quelques jours plus tard, comme il y avait à la maison plusieurs amis qui n'avaient jamais visité l'intérieur d'une mine, on organisa une partie pour leur faire voir les merveilles souterraines de l'exploitation de M. R... Le frère de celui-ci, M. Jean, qui prenait une part très active à la direction de la mine, se chargea d'organiser cette petite expédition.

Il fut convenu que M. Jean, M. R... et ses hôtes feraient la descente dans la benne, nettoyée à leur intention, garnie de paille et de couvertures de laine pour garantir contre l'eau qui suintait du puits les citadins aventureux.

Arrivés au fond du puits, nous devions prendre place dans un des wagons qui charrient le charbon, et faire ainsi le voyage des galeries par le chemin de fer, traînés par des chevaux et escortés par une garde de mineurs, portant chacun une chandelle fichée sur leur casquette.

Le petit chien écoutait l'exposition de ce programme avec une satisfaction évidente, et le frétillement de sa queue disait assez clairement qu'il comptait être des nôtres.

« Comme Prince aura parfaitement compris ce que nous allons faire, dit

M. Jean en terminant, il voudra sans doute être de la partie; mais il a manqué ce matin même de se faire écraser par une charrette, en sautant de la benne, et je ne veux pas qu'il vienne. Il faudra donc le faire enfermer jusqu'à notre retour. »

Il sonna alors et donna ordre au domestique de tenir Prince enfermé pendant notre absence.

Ceci fait, nous nous rendîmes à la mine et nous prîmes place, tant bien que mal, dans la benne qui partit aussitôt.

A peine avions-nous commencé, non sans quelques crispations de terreur nerveuse de la part de quelques personnes de la société, la longue descente qu'il fallait faire, suspendus par une grosse corde, au-dessus du noir abîme au fond duquel les chandelles des mineurs paraissaient comme des vers luisants, que l'on vit poindre, entre les vêtements de deux des dames, le museau pointu de Prince, et son œil unique brillant de satisfaction et de triomphe. Vivement apostrophé par M. Jean, Prince se tint coi dans sa cachette jusqu'au moment où la benne toucha la terre.

« Il faut au moins retenir le chien pendant que nous sortirons de la benne », dit M. Jean, « je ne veux pas que le petit vieux courre risque de se blesser, ce qui pourrait bien arriver si on le laissait faire ». On chercha donc Prince dans le fond de la benne, mais il n'y était plus.

Les visiteurs, assez impressionnés par l'étrangeté de tout ce qui les entourait vaguement entrevu à la faible lueur des chandelles, prirent place dans un wagon, et commencèrent le voyage sur la voie ferrée de la mine. Mais, au premier mouvement des chevaux, des cris perçants se firent entendre. Prince s'était caché sous le wagon, dont une des roues venait de lui blesser la patte. On ramassa le pauvre animal qui poussait de tristes lamentations et l'on constata que la roue lui avait coupé trois griffes, dont une, presque détachée de la patte, n'y tenait plus que par un mince filament de chair.

M. Jean était assez bon chirurgien, ayant fait des études spéciales afin de pouvoir donner, en cas d'accidents, les premiers soins aux ouvriers de la mine.

Prenant le chien sur ses genoux, il visita la patte blessée: « Mon petit ami », dit-il, en s'adressant à l'animal qu'il avait posé doucement par terre, pendant qu'il cherchait dans sa poche de la charpie, du diachylum et son trousseau d'instruments, « te voilà cruellement puni de ta désobéissance. Tu aurais bien mieux fait de rester à la maison. Je vais bander ta pauvre petite patte; mais auparavant, il faut que je te débarrasse de cette griffe, trop coupée pour pouvoir se guérir. »

Prince avait cessé de se lamenter pendant que parlait M. Jean. Lorsque celui-ci, ayant étalé sur son mouchoir tout ce qu'il lui fallait pour soigner le blessé, se baissa pour le prendre, il avait disparu.

« Il n'a pas voulu que M. Jean lui coupât la griffe », dirent en chœur les ouvriers.

Laissez-moi tranquille avec vos bêtises, tas d'imbéciles, et cherchez-moi ce malheureux chien, fit M. Jean qui, au fond, n'était pas loin de partager l'avis des mineurs, quant au motif de cette disparition. On l'appela, on le chercha de tous les côtés, impossible de le trouver. L'obscurité devenait impénétrable à quelques pas des chandelles ; et, la surface noire et luisante de la houille, ne montrait aucune trace de sang. Renonçant donc à une recherche inutile, on se remit en route pour l'intérieur de la mine.

Le voyage des longues galeries, dont les pâles rayons des chandelles semblaient rendre encore plus intenses et plus terribles les noires ténèbres, dura plusieurs heures. Tantôt on nous expliquait le système de travaux et de ventilation adopté dans la mine, et on nous signalait les gares pratiquées en divers endroits pour offrir un asile aux ouvriers, en cas d'accident ; tantôt, on nous faisait observer les piliers de houille, que les piocheurs laissaient intacts, de distance en distance, en détachant les blocs de charbon, à mesure qu'ils avançaient ; tantôt, on nous montrait un mollusque incrusté dans les murs de houille, plus noire que l'ébène ; quelque échantillon de la gigantesque et splendide végétation des ères reculées, où une chaleur tropicale régnait dans les pays si bien refroidis aujourd'hui. A mesure que nous avancions dans ce dédale de galeries étroites et voûtées formées par l'extraction de la houille, se ramifiant dans tous les sens, la température devenait plus élevée et l'air plus lourd. Ayant dépassé l'extrémité du chemin de fer, nous faisions route à pied.

Les mineurs, travaillant par groupes, et tous occupés à détacher à grands coups de pioches de gros blocs de la masse de houille qui se trouvait toujours devant eux, comme pour leur barrer le chemin, devenaient de plus en plus nombreux, travaillant dans un état de nudité presque complète, et couverts de sueur. Depuis longtemps nous avions échangé nos chandelles, interdites dans les profondeurs de la mine, de peur des explosions, contre des lampes de sûreté, éclairant à peine la physionomie lugubre des entrailles de la montagne que nous savions s'élever à plusieurs centaines de mètres au-dessus de nos têtes. Enfin, ayant atteint la partie la plus avancée des travaux, nous retournâmes sur nos pas, refîmes le voyage du chemin de fer, remontâmes le puits à l'aide de la benne, saluâmes avec ravissement, et nous nous mîmes en route pour regagner la maison de M. R... Aucun des ouvriers n'ayant revu le petit chien, on le croyait encore caché dans quelque noir recoin de la mine.

Cependant, des gouttes de sang qui se voyaient çà et là, dans la poussière de la route, semblaient indiquer que Prince nous avait devancés. Effectivement, revenus à la maison, en entrant dans la salle, nous trouvâmes le petit

chien, couché dans une attitude des plus dolentes, auprès du Vésuve, et se léchant piteusement ses griffes blessées. On n'a jamais pu savoir comment il avait réussi à sortir de la mine, pas plus qu'on n'a pu comprendre de quelle façon, il s'était échappé de la pièce où on l'avait renfermé. Tout ce que l'on savait, c'est que, deux heures environ après l'accident, on le voyait arriver, les larmes aux yeux, tenant en l'air sa patte blessée et cheminant péniblement sur les trois autres demeurées intactes.

Aussitôt arrivé, il alla droit à la salle, se coucha dans son coin de prédilection, et se mit à lécher ses blessures. On lui fit dans ce coin, un lit de chiffons, d'où il ne bougea pas pendant une quinzaine de jours, occupé presque sans désemparer, à se lécher la patte.

Prince était pendant ce temps, le héros de la maison, il fut entouré de petits soins, et bien qu'il ne manquât jamais de lever vers le spectateur compatissant, sa patte meurtrie, en répondant par des gémissements plaintifs aux discours de sympathie qu'on lui adressait à chaque instant, il était facile à voir qu'il prenait un certain plaisir à se trouver ainsi le point de mire de la famille. A force de se reposer et de se lécher la patte, il avait fini par se guérir complètement, même la griffe, dont M. Jean avait voulu faire l'amputation.

Mais bien que parfaitement guéri, il en coûtait trop à Prince de renoncer à ses privilèges de malade, et déjà depuis quinze jours, il courait sur ses quatre pattes, sans boiter le moins du monde, tant qu'il ne pensait pas être observé, tandis qu'il se remettait toujours à boiter en prenant un air triste et souffreteux et, en montrant la patte qui avait été blessée, aussitôt qu'il voyait qu'on le regardait.

Un jour, que je me promenais avec Mme R..., dans un grand pré, le long d'une haie, nous aperçûmes Prince qui, ne nous voyant pas, courait vite et droit à travers champs. L'ayant appelé pour l'avertir de notre présence et pour voir ce qu'il ferait nous le vîmes, immédiatement se mettre à boiter. « Baissons-nous, me dit Mme R..., la haie nous masquera et vous verrez qu'il ne boitera plus. »

Nous nous baissâmes et Prince que nous voyions très bien à travers la haie, ne nous voyant plus, reprit de suite d'un pas ferme et parfaitement égal la suite de sa course.

Pendant longtemps les enfants de la maison s'amusaient à faire ainsi boiter le petit chien; le regard suffisant à produire ce résultat.

2e *Episode.* — L'autre des deux chiens de mes parents était d'assez grande taille, intelligent, actif, conduisant seul les moutons que son maître envoyait paître sur la montagne; mais hargneux, vindicatif, jaloux, grand batailleur, et si orgueilleux qu'il ne manquait jamais de provoquer tous les chiens qu'il rencontrait. Il voulait à tout prix être le maître de tous les chiens du pays,

et se battait à chaque instant pour soutenir cette prétention. Shep avait l'air d'un vieux guerrier, et portait fièrement une quantité de cicatrices, deux oreilles écorchées et une moitié de queue. Mais, à force de lutter il avait à peu près conquis la royauté qu'il ambitionnait ; car tous les chiens de la vallée, un seul excepté, l'avaient reconnu pour être le plus fort.

Le rival que tous les efforts de Shep n'avaient pu réussir à vaincre, appartenait à un fermier de la vallée dont l'habitation était éloignée de trois kilomètres environ de la maison de M. R... De même race, de même taille, ces chiens étaient de la même force. Chaque fois qu'il se rencontraient, ils se battaient, sans que jamais, ni l'un ni l'autre, ne remportât la victoire, et la lutte toujours renouvelée restait toujours indécise.

Quelques jours avant mon arrivée dans la vallée, un ami de M. R... lui avait fait cadeau d'un jeune chien limier, de cette fameuse race de Talbot qu'on appelle *limiers à sang;* race qui chasse les hommes comme d'autres chassent le gibier. Ces chiens sont paresseux, mais formidables; de la taille d'une lionne, à la robe fauve, à poils ras, grands comme un homme lorsqu'ils se lèvent sur leurs pattes de derrière, très dociles d'ordinaire, affectueux même pour leur maître et pour les siens, mais d'une férocité épouvantable lorsqu'ils sont irrités, et capables de prendre un homme à la gorge et de le tuer sur place. Le nouveau venu s'appelait : Lion. Il se montrait très doux et se laissait entourer par les enfants de la maison, qui grimpaient sur son dos, lui tiraient les oreilles et la queue, et lui faisaient mille tours, qu'il endurait avec une patience exemplaire. Mais si un mendiant approchait de la maison il poussait des grognements qui étaient presque des rugissements, et qui faisaient trembler tous les domestiques, et je pourrais même ajouter, tous les gens d'alentour.

Shep, en voyant pour la première fois, ce nouveau commensal, voulait immédiatement se battre avec lui, il tournait incessamment autour de Lion, le flairait, aboyait et faisait tout ce qu'il pouvait pour provoquer un duel, sans que Lion daignât y faire attention. De plus en plus irrité de cette tranquillité dédaigneuse, Shep redoublait ses attaques, jusqu'à ce que le jeune géant, trouvant probablement que la plaisanterie avait assez duré, leva nonchalamment son énorme patte et la laissa retomber tout doucement sur la nuque du belliqueux Shep de façon à lui en faire sentir seulement le poids. Shep comprit à l'instant qu'il avait trouvé son maître. Il cessa immédiatement toute tentative de provocation, et se tint parfaitement tranquille auprès de Lion.

Une demi-heure plus tard, M. R.., qui avait été témoin de cette petite scène, voyait partir les deux chiens, côte à côte, dans la direction de la ferme où se trouvait l'ancien rival de Shep.

Curieux de savoir ce qu'ils allaient faire, M. R... appela un domestique et

lui dit de suivre les deux chiens, sans les perdre de vue, afin de découvrir le but de leur promenade, ce qui fut fait; et, voici ce qui arriva.

Les deux chiens, sans tourner à droite, ni à gauche, sans faire la moindre attention aux chiens qu'ils rencontraient en chemin, s'en allèrent directement à la ferme en question, entrèrent dans la cour, se jetèrent sur le malheureux rival de Shep que Lion prit par la tête pendant que Shep le saisissait par la queue, et, ils le secouèrent ainsi avec tant de violence, qu'ils lui rompirent à l'instant l'épine dorsale, et le tuèrent raide, littéralement, en un clin d'œil. Cet acte de vengeance accompli, en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour raconter la chose, les deux alliés quittèrent la ferme, et retournèrent tout tranquillement, en trottinant, à la maison de M. R.... comme si de rien n'était.

Evidemment, en faisant sa soumission au gros chien dont il venait de comprendre la supériorité de force, Shep avait stipulé que le nouveau suzerain lui prêterait son aide pour le débarrasser du rival dont il n'avait pu triompher par ses propres forces.

Dès ce moment les deux chiens vécurent en parfaite intelligence jusqu'au jour où M. R..., craignant que Lion ne fut cause de quelque malheur dans le pays, se vit obligé de s'en défaire.

ANNA BLACKVELL.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par Ernest Corduié.

(*Suite*)

Deuxième conférence

Il est une question que l'homme se pose et qu'il se posera constamment, une question à laquelle nul ne peut rester indifférent, car elle est grave entre toutes et elle touche l'être humain de trop près pour qu'il puisse raisonnablement s'en désintéresser. C'est la question de l'avenir d'outre-tombe. Cet avenir doit naturellement faire suite au présent et doit en être en quelque sorte le résultat obligé. Tout le monde comprend cela, tout le monde sait ou doit savoir que rien de bon ne reste sans récompense, que rien de mauvais ne demeure sans punition. Ces mots de punition et de récompense rabaissent bien quelque peu l'orgueil humain, mais comme ils représentent des idées justes, il faut bien se résigner à accepter les uns et les autres, les mots et les idées.

L'homme bien certainement est doué de volonté, mais sa volonté n'est pas une volonté souveraine ; il est doué d'initiative, mais son initiative ne peut pas excéder certaines limites. En un mot l'homme est un être borné quant à ses pensées, quant à sa science, quant à son pouvoir ; et au delà de ces bornes on peut concevoir l'existence de pensées plus parfaites, d'une science plus profonde, d'un pouvoir plus étendu et moins sujet à l'erreur.

Il n'y a point de raisonnements qui puissent prévaloir contre un fait ; le fait c'est l'Univers, fait indéniable, constant, incompréhensible pour l'homme, de beaucoup au-dessus et en dehors des limites intellectuelles de l'homme. L'Univers se compose de tous les globes célestes, y compris la petite terre, existe et se meurt dans un espace auquel personne encore n'a assigné de bornes. « Sans doute il ne s'est pas fait tout seul », car à tout effet il y a une cause, et « la puissance de la cause est en raison de la grandeur de l'effet ». L'effet ici est grand, tellement grand que nul ne peut lui assigner d'autres limites que celles provenant de sa faiblesse de vue et de conception. C'est un effet intelligent.

Or « tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente » ; plus il existe de science et de pouvoir dans l'effet constaté, plus il faut aussi que la cause possède de science et de pouvoir. Nul ne peut avoir la prétention d'expliquer Dieu, mais nul aussi ne peut avoir la juste prétention de le nier. Ce que l'homme n'a pas fait, une puissance plus haute l'a fait, et si l'homme demande pour ses propres œuvres utiles une certaine reconnaissance de la part de ses semblables, il est bien juste qu'à son tour il soit foncièrement reconnaissant pour les bienfaits du créateur. C'est du reste un besoin inhérent au fond même de la nature humaine, c'est un besoin véritablement humain, auquel on croit parfois échapper par l'orgueil, mais qui ne perd jamais ses droits.

La gratitude est une nécessité du cœur humain, elle fait régner en lui la paix, la confiance, cette douce égalité d'humeur qui fait tant de bien à l'être qui en est doué, qu'on peut dire que sans elle il n'est pas de bonheur possible sur la terre. L'ingratitude retombe de tout son poids sur ceux qui s'en rendent coupables, et l'homme qui ne sait pas s'appuyer sur les invisibles puissances que son âme connaît ou pressent, tombe nécessairement dans des erreurs qui lui sont parfois cruellement préjudiciables. Celui qui croit en Dieu et suit les mouvements de sa conscience est toujours relativement heureux, car la confiance en l'avenir qui ne l'abandonne jamais, lui fait supporter le présent avec tranquillité. S'il ne voit pas de satisfaction possible à ses aspirations dans la vie actuelle, il sait que son but sera positivement atteint dans l'existence d'outre-tombe, et que jusque-là l'assistance de ses protecteurs ne lui fera pas défaut.

Les hommes qui savent le bonheur qu'on éprouve à entrer en communi-

cation avec eux ne comprennent pas qu'il y ait sur la terre tant d'incrédulité, tant de mauvaise foi, tant d'hypocrisie, tant d'aspirations dominatrices. Les morts instruisent les vivants de la situation qui leur sera faite par delà la tombe ; cet enseignement peut et doit être considéré comme une des plus précieuses conquêtes de l'humanité, comme un des plus grands bienfaits que l'homme ait jamais reçus du Maître des choses. Dans cet enseignement on trouve l'infaillible boussole qui guide le genre humain au port du salut. Par lui chacun apprend à se diriger et à se sauver lui-même en agissant pour le bien de tous, morts ou vivants, amis ou ennemis.

Avec le Spiritisme il ne peut plus y avoir d'inimitiés possibles, car il en démontre les suites inévitables, les maux qui en découlent nécessairement. Il présente le pardon non seulement commme un devoir, mais comme une nécessité à laquelle nul ne peut se soustraire, et finalement comme un bonheur. La vengeance attire la vengeance, le pardon commande le pardon. Il est doux de pardonner, mais il faut aussi dans certains cas savoir reconnaître les torts qu'on a commis et mériter ainsi son pardon. La réparation est bonne, elle est indispensable, mais il faut qu'elle soit faite avec humilité. L'humilité donne à tous les actes un parfum qui a quelque chose de divin ; faire son devoir avec simplicité, sans orgueil, savoir connaître sa faiblesse et chercher à les éviter dans l'avenir, c'est être dans la bonne voie.

Si l'ingratitude rend malheureux ceux qui s'y laissent entraîner, l'orgueil n'est pas moins mortel à tout ce qui est bon dans l'homme. Du reste, n'est-il pas lui-même le père de l'ingratitude? Le Spiritisme montre l'inanité de l'un et les dangers de l'autre. Pourquoi l'homme aurait-il de l'orgueil? L'orgueil naît de la comparaison qu'on établit entre soi et les autres et qu'on résout tout en sa propre faveur. D'où vient cela et sur quelles bases asseoit-on un jugement aussi complaisamment personnel? Sait-on qui l'on est? Qui l'on a été? Qui l'on sera? Sait-on si ce qui donne tant d'orgueil aujourd'hui ne sera pas demain un motif de honteuse humiliation? On voit de nombreux exemples de ce genre dans le cours d'une seule vie terrestre ; que doit-ce être quand on a passé d'une existence à une autre?

Si les existences passées se dévoilaient tout d'un coup aux yeux des hommes, il serait fait de singulières révélations et plus d'un étonnement se ferait jour au milieu de cet éclaircissement d'un passé qu'on croyait pour jamais enfoui sous les voiles accumulés de morts précédentes. Mais la mort n'est pas une mort, le voile n'est par un voile ; la mort est la vie, le voile qui cache les détails laisse deviner l'ensemble complet de presque tout un passé dont on ne peut déterminer les limites. Qu'importent les détails si les tendances sont connues, si l'on sait vers quel point se dirigent les intelligences humaines? L'Esprit souffle et tout obéit à la direction supérieure qu'il donne, tout est obligé de suivre le courant imprimé par lui.

Heureux ceux qui le suivent sans effort et avec docilité; plus heureux encore ceux qui aident de toutes leurs forces à la marche de l'action de ce courant? Malheureux au contraire ceux qui lui font obstacle ou ont la prétention peu justifiée d'en agir ainsi! La volonté suprême se fait toujours écouter, toujours entendre, toujours obéir. L'homme qui ne suit pas le courant de la justice et de la vérité, qui ne cherche pas à entrer autant qu'il est en lui dans le plan divin, est forcément obligé d'agir en esclave. Ne voulant pas contribuer librement et intelligemment à l'action progressive, il faudra qu'il y coopère malgré lui, non pas directement, car son libre arbitre est inattaquable, son libre arbitre lui appartient et les fautes seules qu'il lui fera commettre le ramèneront dans le bon chemin. C'est par ses résistances aveugles, ses prétentions exagérées à une infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu que cet homme agira d'autant plus puissamment en faveur d'un avènement qu'il voudrait détourner le plus possible.

Le règne de Dieu approche et des hommes de Dieu voudraient l'empêcher, non pas parce qu'il est le règne de Dieu, mais parce qu'il n'est pas leur règne à eux, non parce qu'il représente la justice, mais parce qu'il ne représente pas leur justice à eux. Il faut cependant choisir entre la justice de Dieu, toujours juste, toujours équitable, ne restant jamais en deçà de la mesure et n'allant jamais au delà, et la justice des hommes qui ont décrété l'enfer éternel pour une foule de choses qui ne sont pas même des fautes, mais qui ont le don de leur déplaire. Des fautes? Qui donc n'en commet pas dans cet enfer terrestre où presque tous les hommes sont des damnés d'une heure? Tous à coup sûr à divers degrés; et c'est le passé qui doit instruire le présent afin que celui-ci prépare à son tour l'avenir.

Le Spiritisme appelle tous les hommes à cette étude profonde, il montre à tous le côté sérieux de l'existence ou plutôt l'existence elle-même, la chose sans laquelle l'existence ne serait rien, sans laquelle elle n'aurait ni but ni portée. Il donne la raison des faits, ce que les autres doctrines ne font pas ou du moins ne font que d'une manière tout à fait incomplète et insuffisante. L'étude du Spiritisme devrait donc tout au moins être prise en considération par les hommes sérieux de toutes les conditions, depuis les plus ignorants jusqu'aux plus instruits, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches; depuis ceux qui occupent les rangs les plus bas de l'échelle terrestre de convention, jusqu'à ceux que le vent de la fortune, de la faveur ou du mérite ont poussés aux échelons les plus élevés.

Tous ont eu leur passé, tous ont leur présent, tous auront leur avenir; et au point de vue humain, bien téméraire serait celui qui voudrait juger avec autorité de ces choses. Ce qu'on peut dire seulement, c'est ceci, et sans crainte de tomber dans l'erreur: Celui qui fait le bien sans ostentation, sans fanatisme, le bien pour le bien lui-même, se prépare et s'assure un bel ave-

nir. Heureux celui qui peut faire le bien sans trouble et sans arrière-pensée, car aimer le bien uniquement pour le faire, c'est déjà avoir conquis un grade qu'on ne perd plus, c'est avoir reçu de la main même de Dieu d'impérissables bienfaits. Dès lors les sèves d'athéisme ou de mort éternelle ne viennent plus hanter les cerveaux malades, car la lumière, inextinguible veilleuse, brûle désormais en attendant un jour qui ne finira plus.

Quelles sont les aspirations des Spirites? Ils désirent l'avènement de la lumière éternelle; ils répètent incessamment en pensées, en paroles, en actions ces mots que Jésus a mis dans la bouche de tous ses adeptes: « Que votre règne arrive ! » Quel mal peut-on trouver là-dedans? N'est-ce pas aussi là toute la loi et les prophètes? Que peut-on demander de meilleur que le règne de Dieu, le règne de la Justice, le règne de la Vérité? Que ceux qui, comptant trop sur leurs propres forces, se sont laissé glisser dans l'erreur en prennent leur parti; ils ont été de bonne foi et il leur en sera tenu compte dans une juste mesure. Qu'ils abandonnent sans regret quelques avantages temporels qui ne leur sont pas indispensables, qu'ils spiritualisent les croyances, car « Dieu est Esprit. »

Ils se plaignent de l'esprit d'insoumission et d'indépendance qui se glisse parmi leurs fidèles; mais qu'ils veuillent bien examiner sans passion les origines de la loi en vertu de laquelle ils ont régné jusqu'ici. Ils y trouveront la main de l'homme, rien que la main de l'homme, et s'ils y regardent de près, une main souvent usurpatrice. Ont-ils toujours eux-mêmes obéi aux lois qui dans un intérêt d'ordre public sont obligatoires pour tous? Non, et bien souvent ils ont prêché la révolte d'exemple et de paroles. Ils ne peuvent donc pas s'attendre à voir perpétuellement inclinés devant eux des hommes que d'autres lois plus équitables ont déclarés majeurs.

Bien loin de s'opposer à cet affranchissement devenu nécessaire mais peut-être prématurément proclamé, comme il arrive presque toujours par suite de résistances peu raisonnées, ils devraient s'éclairer eux-mêmes sans passion afin d'éclairer les autres. Dans leurs discours il ne devrait être question ni d'agitations ni de cabales, mais bien de choses élevées, des principes mêmes d'où découlent les devoirs et les droits, car les uns sont corrélatifs des autres. A quoi sert de s'enfermer toujours dans un même cercle, lorsqu'à chaque instant il est une infinité de personnes qui franchissent les barrières qu'on leur oppose, et que parmi celles qui restent, le plus grand nombre s'attache simplement à la forme? Que de capitulations de conscience ! Que de concessions ne fait-on pas pour sauver les apparences, pour que le public ne s'aperçoive pas de certaines désertions considérables très réelles dans le fond !

Oui, sous l'œil de Dieu qui juge, il se fait des compromis dans le but de sauver les apparences d'une foi sincère. A quoi servent ces apparences? A

tromper. Qui? Non pas Dieu sans doute qui voit et juge les actes et surtout les intentions. Si l'amour divin est la cause principale de ces compromis quelques regrettables qu'ils soient, il en sera sans doute tenu compte à ceux qui font passer l'intérêt de ce qu'ils croient être la loi réelle avant le leur propre. Mais en matière de foi doit régner une liberté absolue ; ce sont là des opinions que l'être humain doit se faire de lui-même par sa propre étude, par son propre travail. Il faut donc commencer par enseigner à ceux que l'on veut conquérir à la vraie foi à s'étudier, à réfléchir et à se rendre compte de la valeur de leurs réflexions. L'a-t-on fait dans le passé? Pas ou presque pas. Dans le présent? Pas davantage.

En fait de foi, le Spiritisme est la seule doctrine qui raisonne, car on ne peut donner le nom de foi à l'incroyance absolue, fruit des raisonnements matérialistes et athées. Le Spiritisme est donc la seule doctrine qui raisonne sur la foi. Peut-on lui en faire un crime? Peut-on sans les avoir mûrement examinées condamner les vérités qu'il apporte au monde au moment où le monde en a le plus de besoin? — Mais les Spirites causent avec les morts, ce qui est absurde! dira quelqu'un. — Et pourquoi cela serait-il absurde si les morts ne sont pas morts, s'ils pensent, s'ils agissent, s'ils éprouvent des sensations diverses, agréables ou désagréables, de bien-être ou de douleur? Qui vous a dit qu'il n'y a qu'un seul mode d'existence pour l'homme, l'existence corporelle? De quel droit supprimez-vous de votre autorité privée la possibilité d'une existence en dehors de la matière lourde et inintelligente? Le Spiritisme a prouvé la justice de la préexistence de l'âme et de la perpétuité de la vie. Il faut donc qu'il y ait pour l'âme un mode d'existence en dehors de la vie corporelle.

Ce mode de vie existe par lui-même; l'Esprit qui est le centre de l'intelligence et de l'activité, l'être par excellence, que l'intelligence humaine peut comprendre et même définir jusqu'à un certain point, l'Esprit pense par lui-même et par les êtres nombreux qui sont ses frères et ses semblables dans l'erraticité et même dans le monde des hommes. Il pense parce qu'il est dans sa nature de penser, comme il est dans la nature d'un arbre de porter des fruits; et cette pensée ne peut jamais être perdue, il faut qu'elle suive son cours, souvent se heurtant contre une autre et semblant se briser par suite du choc, mais se relevant toujours et reprenant toute sa vitalité primitive. Modifiée souvent, mais ayant toujours gardé un fonds qui lui est propre, elle s'améliore par le contact permanent et quelquefois par le froissement naturel qui se produit.

Les pensées fortes ne craignent pas la lutte, parce que généralement elles prennent racine dans un fonds de raison, de justice et de vérité qui présente toutes les conditions nécessaires à une résistance contre tout préjugé ou tout mensonge, contre toute opinion égoïste et intéressée. L'Esprit, qui jouit de

sa force primitive de création, pense, et ses pensées sont des actes. Il prouve son existence et sa vitalité en agissant de la seule manière qu'il lui soit permis d'agir, c'est-à-dire par la pensée.

Mais comment communiquer aux hommes cette pensée ? Comment faire pénétrer en lui les idées qu'on veut lui inculquer et exciter même certains mouvements qui lui sont involontaires ? C'est ici le cas de parler de ce corps fluidique nommé par l'apôtre Paul *le corps spirituel*, appelé par Allan Kardec : *le périsprit*. C'est par le périsprit que les morts prouvent à ceux qui sont doués pour saisir un pareil phénomène qu'ils sont vivants et agissants, c'est par le périsprit qu'ils établissent l'étendue et la force de leur faculté de communication. Le périsprit est au désincarné ce que le corps est à l'incarné et plus encore, car le périsprit jouit de facultés que le corps ne peut pas posséder. L'homme vivant, l'homme corporel se sert souvent à son insu ou avec connaissance de cause de son périsprit pour accomplir certains actes qui ne tombent pas sous les sens corporels et qui ne sont pas moins réels pour cela.

Le corps matériel est une prison, le corps spirituel ou le périsprit est un véhicule à l'aide duquel se transporte la pensée. Le premier est une prison ambulante que la volonté de l'Esprit dirige au gré de ses désirs, mais seulement dans une certaine mesure ; le second peut être aussi une prison dans certains cas, car bien qu'étant d'une nature fluidique, il peut être plus ou moins lourd, plus ou moins chargé d'impuretés. Toutefois, sous le rapport de la manifestation de la pensée dans son essence, il est toujours un instrument moins imparfait que le corps matériel ; nous disons dans son essence parce que, par son moyen, la pensée est plus pénétrante et se montre plus elle-même.

Le corps a, pour servir d'instrument aux manifestations de l'Esprit, la parole, le geste, le regard ; il a aussi les organes nécessaires pour lui apporter les impressions du dehors. Mais ces organes deviennent passifs ou plutôt sont comme s'ils n'existaient pas dès que l'Esprit est absent. Là où est l'attention est aussi l'Esprit ; si l'attention fait défaut, la perception des organes corporels devient nulle ; que l'attention revienne avec l'Esprit dont elle est un de ses attributs essentiels, et les organes corporels dont il est question reprendront leur fonctionnement naturel. Ils ne fonctionnent réellement que lorsque l'Esprit est attentif à leur action, c'est-à-dire lorsqu'il la commande et la dirige. Mais l'Esprit ne cesse jamais d'être attentif ; s'il ne porte pas son attention sur un point, il la dirige sur un autre, et si par moments les organes corporels sont impuissants à lui transmettre les impressions du dehors, c'est qu'il est absent, *c'est qu'il pense à autre chose*. Les organes corporels ne sont donc pas les seuls qui lui transmettent des pensées.

L'homme inattentif, *dont l'Esprit est ailleurs*, brusquement ramené aux

choses qui l'entourent dit souvent : « Oh ! j'étais à mille lieues d'ici ! » Il y était en effet par la pensée, par l'attention, c'est-à-dire en réalité. Le corps seul était présent au lieu où se produisaient les phénomènes matériels qui pour le moment n'avaient pas le don de le rendre attentif. C'était par d'autres moyens que son attention était sollicitée et à des distances que le corps ne pourrait parcourir que par un long temps et de grandes fatigues. Le périsprit, lui, poussé par l'Esprit son maître, franchit l'espace avec une inconcevable rapidité et se met en communication avec tout ce qui peut l'intéresser. L'Esprit esclave du corps ne se fait pas généralement une idée bien juste de ce qu'il est et de sa destinée ; mais à l'aide de son périsprit, il se crée des perceptions dont la source n'a rien de visible aux yeux corporels et qui arrivent à l'homme par le canal inconnu de l'inspiration.

Quelle est cette voix qui parle sans parler, qui se fait entendre sans frapper les oreilles corporelles, qui dicte des mots et des pensées que celui qui écrit trouve sans effort sous sa plume ? C'est l'inspiration ; mais l'inspiration est une conception abstraite qui ne dit rien de positif à l'intelligence. L'Esprit qui reçoit des pensées ne peut les recevoir que d'un ou plusieurs Esprits, car, ainsi que nous l'avons dit, c'est l'Esprit qui produit la pensée, et dans cette communication que nul œil humain, si ce n'est l'œil de l'intelligence, ne peut découvrir, l'existence des Esprits inspirateurs se démontre aux observateurs sérieux d'une manière irréfutable. C'est surtout dans l'exercice de la médiumnité intuitive que s'observe principalement l'existence des Êtres invisibles qui insufflent ainsi pour ainsi dire leurs pensées.

On appelle médiums intuitifs ceux qui écrivent ou parlent sous une inspiration à laquelle on ne peut assigner aucune origine connue. Ils ne préparent rien, ils ne méditent aucun plan par avance, et se bornent à se faire les reproducteurs fidèles de la pensée inspirée. Ceci est un travail de ce genre. Instruits par l'expérience, ils aiment mieux se faire les organes des maîtres que Dieu leur envoie que de se lancer eux-mêmes sans boussole à la recherche de solutions parfois introuvables pour eux. Ceci n'exclut pas le travail de l'étude et de la réflexion, bien au contraire, car les pensées qui traversent leur être pensant, comme autant de lumières qui éclairent leur voie, leur donnent force et courage et laissent en eux des germes qui se développeront et se féconderont plus tard. La fin plus ou moins prochaine de leur existence terrestre leur apparaît comme la fin d'une journée de travail et la préparation de nouvelles œuvres.

Leurs communications incessantes avec le monde des Esprits leur font intuitivement connaître les divers états dans lesquels se trouve l'être humain après la cessation complète des fonctions organiques du corps. Ils peuvent le suivre pas à pas dans sa nouvelle vie, se rendre compte de ses sensations, de ses idées, de ses espérances, de ses craintes. Les médiums qui prennent

au sérieux la tâche qui leur est dévolue inspirent surtout confiance aux Esprits, et ceux-ci se font un véritable plaisir de se rendre auprès d'eux en toutes circonstances ; les médiums ne sont jamais seuls. Leurs parents, leurs amis, de simples connaissances, beaucoup d'Esprits même qui leur sont inconnus se groupent autour d'eux et leur font cortège. Ils les soutiennent dans leur marche à travers la vie, ils les inspirent et les emploient dans les actions qu'eux-mêmes ne peuvent pas accomplir.

En ceci tous les hommes sont médiums et le plus souvent inconscients. Il est bien des genres de médiumnité, et si nous avons parlé tout d'abord de la médiumnité intuitive, c'est qu'elle est la plus commune de toutes, c'est qu'elle est la médiumnité universelle. Elle est aussi la plus précieuse dans ce sens que, par son moyen et dans des moments difficiles, il peut advenir des secours rapides comme la pensée, de précieux conseils et, au temps des afflictions, des consolations plus précieuses encore. Pour devenir médium intuitif conscient, il est un moyen bien simple ; c'est de penser à ceux qui ne sont plus corporellement sur la terre comme s'ils vivaient encore dans l'espace d'une nouvelle vie ; ceci même, si l'on veut, à titre d'hypothèse. Cet exercice de la pensée amènera nécessairement dans un temps donné le phénomène bien constatable d'une communication avec des êtres étrangers invisibles.

Dès lors la solitude se peuple et, avec un peu d'attention, on parvient à distinguer les divers Esprits qui se communiquent ainsi. Si l'on veut fixer par l'écriture les pensées qu'on reçoit, il n'est besoin que de se recueillir, de faire taire en soi toute pensée d'initiative, d'écouter en quelque sorte la pensée étrangère à laquelle on fait appel et de la reproduire fidèlement sur le papier. Certes on ne réussit pas toujours du premier coup, et même pour bien faire il est à peu près indispensable de connaître les choses essentielles du Spiritisme contenues dans les livres fondamentaux de la doctrine. C'est là que sont développés comme il est nécessaire les avantages incontestables de la communication avec les morts et les moyens d'obvier aux inconvénients que toutes choses sans exception présentent sur la terre.

Le monde des Esprits étant composé des morts de la terre, il y a naturellement des Esprits à tous les degrés de connaissance et d'élévation morale, depuis le plus ignorant jusqu'au plus instruit, depuis le plus immoral jusqu'au plus élevé dans l'échelle morale. Tous pouvant se communiquer suivant leurs besoins et les nécessités de la justice, il se produit souvent des phénomènes de médiumnité qui ont un caractère fâcheux en apparence, et qui au fond ne sont que des actes de justice. On n'a pas besoin d'être médium conscient pour être en butte aux Esprits tracassiers, il suffit de l'avoir mérité; mais la médiumnité consciente peut toujours être d'un grand secours pour faire cesser les désordres de ce genre. Vu la nature nécessaire du monde

des Esprits et la diversité de ceux qui le composent, les communications qu'on reçoit peuvent être de diverse nature ; aussi est-il fortement recommandé dans les ouvrages d'Allan Kardec de contrôler et de faire contrôler sérieusement tout ce qu'on reçoit.

A tout exercice d'une faculté quelconque il faut une initiation et toujours les premiers pas sont difficiles. Mais aussi, lorsque ces premiers pas sont franchis, lorsqu'on est pleinement entré dans l'exercice de la faculté médianimique, lorsqu'on vit et qu'on cause aussi familièrement avec les morts qu'avec les vivants, tout change d'aspect, les points de vue se transforment. Plus de folles terreurs, plus de craintes puériles pourtant si communes et auxquelles échappent si peu de gens ! La mort est la continuation de la vie, la suite nécessaire du travail commencé. Les morts vivent et travaillent, ils protègent les vivants ; ils sont les envoyés de Dieu pour éclairer et guider l'humanité corporelle. Nous les suivrons dans leur marche.

E. CORDURIÉ,
Avocat.

Les Sciences Psychiques à l'Académie des Sciences

(Extrait de l'*Écho de Dax* du 25 février 1912.)

On connaît le scepticisme professé jusqu'ici par la très grande majorité des savants à l'égard des phénomèmes psychiques : c'est tout au plus s'ils consentent à reconnaître la réalité de l'hypnotisme dont l'importance leur paraît d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée par ceux qui l'ont étudié les premiers. Aussi convient-il de signaler au public le fait qui vient de se produire à l'Académie des sciences et qui autorise peut-être à supposer que les recherches psychiques vont désormais trouver auprès des représentants officiels de la science un accueil moins partial et plus favorable.

L'Académie, en effet, a accepté au cours de l'année 1910 la fondation d'un prix biennal de 3.000 francs, le prix Fanny Emden, destiné à récompenser le meilleur ouvrage concernant l'hypnotisme, la suggestion, et en général les actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal. Il est facile de reconnaître dans la dernière partie de cet énoncé le vieux magnétisme animal de Mesmer et de Puységur que les savants du XVIII[e] et XIX[e] siècles croyaient avoir enterré pour jamais avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Grâce à la générosité de la fondatrice, le prix a pu être mis immédiatement au concours. Il semble que

la commission ait craint qu'on ne la soupçonnât, si elle décernait immédiatement le prix, de reconnaître d'ores et déjà la réalité des phénomènes psychiques et d'accorder ainsi prématurément une sorte de consécration scientifique aux recherches qui ont ces phénomènes pour objet. On ne pouvait pas s'attendre en effet à ce que des savants auxquels ces phénomènes n'étaient connus jusqu'ici que par ouï-dire et qui n'avaient à l'égard de ces recherches pas beaucoup plus de compétence spéciale que des gens du monde, dépouilleraient du premier coup le scepticisme traditionnel. L'Académie s'est donc prudemment contentée de récompenser les deux ouvrages où elle a cru retrouver quelque chose de l'esprit et des méthodes des sciences positives, le livre du Dr Ochorowicz, déjà bien ancien (puisqu'il date d'au moins vingt ans), la *Suggestion mentale*, et le livre beaucoup plus récent de M. Boirac, la *Psychologie inconnue, introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques*, publié à la librairie Félix Alcan, en 1908, dans la *Bibliothèque contemporaine*.

Ce dernier livre peut être considéré comme un essai de revue systématique de l'ensemble des phénomènes psychiques. L'auteur y montre d'une part le rapport de ces phénomènes avec les autres phénomènes de la nature, du moins avec tous ceux qui, comme eux, se présentent sous la forme « cryptoïde » (phénomènes réels, mais qui n'apparaissent et ne se révèlent que sous la condition d'excitateurs et de récepteurs appropriés); d'autre part, les principales formes qu'ils présentent et qui, selon lui, peuvent se répartir en trois grandes catégories : phénomènes « hypnoïdes », suggestion, hypnotisme, dédoublement de la personnalité ; phénomènes « magnétoïdes », magnétisme animal, télépathie, clairvoyance ; phénomènes « spiritoïdes », hantise et médiumnité.

Dans les chapitres consacrés à la seconde de ces catégories, se trouvent rapportées un grand nombre d'observations et d'expériences personnelles, dont le rapporteur de l'Académie n'a pas manqué de faire ressortir l'originalité, tout en regrettant, ce semble, de n'avoir pas été appelé à en constater lui-même la réalité. Entre autres celle-ci : « Si l'on approche du sujet, qui a les yeux bandés et autour duquel on observe le plus rigoureux silence, les doigts étendus de la main droite à une distance de huit à dix centimètres, la partie du corps visée se déplace vers la main de l'opérateur. Si c'est la main gauche, rien de tel, mais il y a une sensation de picotement.

« Autre expérience. L'opérateur et le sujet ont tenu dans la main chacun un verre d'eau ; les deux verres sont placés l'un près de l'autre aux extrémités d'une même salle. Le sujet a d'ailleurs les yeux bandés et l'on observe le plus profond silence. Si alors on vient à pincer, piquer, frapper l'opérateur, le sujet n'éprouve rien ; mais si l'on établit entre les deux verres une communication par un fil métallique plongeant dans l'un et dans l'autre, le sujet

se plaint de ressentir tout ce qu'on fait éprouver à l'opérateur par les moyens ci-dessus. »

Le rapporteur conclut ainsi : « Si M. Boirac arrive à rendre de pareilles expériences incontestables pour les savants les plus sceptiques et les plus exigeants, il aura mérité mieux que le prix dont nous ne pouvons lui attribuer encore qu'une partie à titre d'encouragement. »

Le public approuvera volontiers cette conclusion ; mais n'y a-t-il pas là, de la part de l'Académie des Sciences, un engagement tacite de prêter son concours, s'il lui est demandé, à des chercheurs tels que M. Boirac pour les mettre en mesure de rendre leurs expériences incontestables, ainsi qu'elle les invite elle-même ? S'il devait en être ainsi, le premier concours pour le prix Fanny Emden y pourrait bien marquer une date décisive dans l'histoire des sciences psychiques.

JEAN AUZOLAT

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

LA POLITIQUE

La bonne politique. — Les brouillons d'État. — Les devoirs. — Lamentations blasphématoires. — Mission du Spiritisme. — Calomnies contre le Spiritisme. — Excellence des idées spirites. — La meilleure diplomatie. — Chacun travaille pour soi à travers les âges. — La haine.

1. Au point où est parvenu le monde terrestre rien ne doit rester étranger aux masses qui le composent. La politique doit donc être aussi l'objet de leurs investigations. Il ne s'agit pas ici de la politique dite transcendante, qui puise ses données dans les plus hautes études ou mieux dans les moins faciles à être comprises par la plupart des hommes, mais d'une politique simple et pratique basée sur la loi du bon sens et à la portée de tous.

2. Quand il s'est agi d'enseigner l'art de gouverner les hommes par la fourberie ou la violence, il a fallu de longs traités remplis de machinations profondes pour faire école d'injustice et de mensonge. La vérité et la justice n'ont pas besoin de tant d'appareil pour se faire écouter et se faire comprendre. La fourberie doit pour jamais être exilée de la politique moderne.

3. Qu'est la politique sinon l'ensemble des relations publiques entre les enfants d'une même nation ou entre les nations diverses ? Si les hommes qui ont pour mission de les diriger rendent ces relations aussi bienveillantes que le comportent les différentes situations qui se produisent, ils font de la bonne politique ; tout au contraire, s'ils agissent autrement.

4. On ne peut faire de bonne politique qu'en cherchant à unir au lieu de chercher à diviser, car tout ce qu'on ne fait pas en vue de l'intérêt réel de la masse, prise dans son ensemble, est mauvais. On voit donc que la politique ancienne, qui avait pour principe la division des gouvernés en vue d'assurer l'influence des gouvernants, ne saurait aujourd'hui avoir le succès qu'elle a eu dans le passé.

5. Ce n'est pas le titre d'hommes d'État qu'on pourrait appliquer maintenant à ceux qui voudraient continuer les erreurs d'un passé à jamais condamné. La qualification de brouillons d'État leur conviendrait davantage et ne manquerait pas de leur être appliquée par les gouvernés devenus plus clairvoyants et plus attentifs aux actes de ceux qui les gouvernent.

6. Les divisions ayant pour but de restaurer l'autorité d'un seul ne peuvent être préparées que dans l'ombre, et le grand jour se fait de moment en moment davantage, étouffant l'ombre sous sa lumineuse étreinte. Les peuples voient et jugent, assez mal quelquefois, comme ils ont été vus et jugés eux-mêmes dans le passé, mais on ne parvient pas tout d'un coup à la perfection possible.

7. Tous les peuples ne voient pas de la même manière, car il en est parmi eux de plus ou moins avancés, mais presque tous ont été mis en éveil, et quelques-uns commencent à se rendre un compte assez juste de leurs droits et même de leurs devoirs. Il est deux sortes de devoirs : le devoir imposé par le caprice de la puissance, et le devoir réel que Dieu a inscrit dans la conscience de chacun.

8. Le joug écrasant que le despotisme a fait si longtemps peser sur la tête des populations opprimées leur a fait naturellement méconnaître le second de ces devoirs, le seul qui ait une valeur réelle. Comme les dominateurs pensaient pour elles et leur imposaient les lois, enfants de leurs caprices, elles ont cru, au moment de la délivrance, n'avoir pas à compter avec leur propre conscience, tenue en si petite estime par leurs despotes renversés.

9. Elles ont eu aussi leurs tout-puissants caprices ; de tyrannisées elles se sont faites tyranniques ; d'oppressées, oppressives ; d'esclaves, maîtresses absolues et sans entrailles. Elles ont rendu le mal pour le mal.

10. A qui la faute ? A tous sans doute, car rien n'arrive qui ne soit marqué au coin de la plus exacte justice en ce qui concerne ceux qui sont frappés. Aussi pourquoi ces concerts de lamentations au lieu de l'attitude ferme

et résignée qu'on serait en droit d'attendre d'hommes qui reconnaissent la toute-puissance et la toute-justice du souverain Maître et Créateur des mondes ?

11. Pourquoi ces récriminations indignes des vrais adeptes de la vérité ? Pourquoi ces malédictions que toute bouche chrétienne doit avoir en horreur ? Dieu ne serait donc plus Dieu si, dans ses vues éternelles, il jugeait autrement que certains hommes ! Ce pouvoir qui appartient à lui seul passerait aux mains de Satan ! Quel horrible et infernal blasphème !

12. Mais, je vous le dis en vérité, Satan lui-même n'est pas à l'abri de la transformation et du progrès, l'enfer se transforme et n'est plus l'enfer antique. S'il lutte encore contre la toute-puissante volonté divine, il trouve des auxiliaires dans tous les camps, car partout il y a des êtres d'une grande imperfection. Toutes les malédictions sont inspirées par lui.

13. Le pouvoir consciencieusement exercé est une charge immense pour le présent, et ne saurait constituer un privilège que pour l'avenir spirituel de celui à qui il a été confié, s'il en a usé pour le bien de tous. Mais les temps ont passé, les masses ont porté leurs regards sur ces êtres devant lesquels elles tremblaient depuis si longtemps, et elles ont vu : quoi ? Des hommes comme ceux qui les composent, quelquefois meilleurs, quand, par leur conduite, elles avaient mérité des chefs équitables ; quelquefois pires, lorsque des crimes passés leur avaient mérité un temps de tyrannie.

14. Elles ont levé les yeux et elles ont vu des hommes. Mais elles n'ont pas tout vu, car il leur manque encore la clé du mystère de leurs destinées, apportée par le spiritisme. C'est ce mystère qu'il faut faire connaître et apprécier à sa valeur.

15. Les peuples ont levé des yeux scrutateurs sur leurs gouvernants, et, au lieu des demi-dieux qu'une longue habitude leur faisait adorer, ils ont trouvé des hommes plus ou moins imparfaits, quelquefois de grands criminels. Ils ont alors eu honte de leur trop longue patience, ils ont méconnu la providence et accusé le *sort*, alors qu'ils auraient dû s'accuser eux-mêmes.

16. Ils furent excusables du reste, car on les avait jusque-là laissés dans l'ignorance de leurs destinées véritables. Ils ne savaient ni d'où ils venaient, ni où ils allaient, ni qui ils étaient. Ils ne le savent pas encore aujourd'hui, mais plus ils avanceront, plus leur ignorance sera un effet de leur mauvais vouloir.

17. Le spiritisme jette sur la politique et les destinées des nations la lumière qu'il porte dans toutes les questions qui intéressent l'humanité. Il est réellement le porte-flambeau des civilisations immortelles, de ces civilisations voyageuses à l'infini, qui ne quittent certains lieux désormais impropres à les contenir que pour en conquérir d'autres par la toute-puissance des vérités éternelles.

18. Conquêtes pacifiques qui font encore plus le bonheur des conquis que des conquérants. Apporter au monde terrestre quelques lueurs de ces civilisations faites de relations divinement fraternelles, voilà la mission du christianisme vrai dont le spiritisme est la parfaite image.

19. A la suite des luttes séculaires qui ont marqué le temps qui s'est écoulé depuis sa dernière manifestation d'une immense tache de sang, ses adversaires de toutes les époques l'ont reconnu et l'ont traqué comme une bête féroce. Ils ont dit: « Voici le monstre qui doit nous dévorer, tuons-le, mais avec adresse, car jusqu'ici tous nos efforts ont été vains, tuons-le par la calomnie et le ridicule.

20. « Il préconise tous les progrès, surtout le progrès moral qui fera sortir le monde de l'ornière dont il escalade péniblement les bords ; publions qu'il est l'ennemi du progrès. Il a plus que toute autre doctrine souffert des anathèmes que lui lançaient de pseudo-chrétiens, anathèmes meurtriers qui tuaient ses adeptes au nom d'une société qui prétend avoir horreur du sang ; publions qu'il veut nous ramener à ces temps de barbarie. »

(A suivre).

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Un témoignage d'un Évêque Anglican

Voici un fait traduit du *Progressive Thinker* de mai 1912 et considéré comme absolument authentique, dont fut témoin le célèbre Évêque anglican, Samuel Wilberforce, et dont plusieurs de ses amis ont entendu le récit de la bouche du Prélat lui-même.

Étant invité à dîner dans un château près de Londres, l'Évêque, lorsqu'il entra au salon, remarqua un pasteur assis près de la cheminée, et ne fut pas peu surpris de remarquer, que pendant les présentations, ce dernier restait immobile, de plus personne ne faisait attention à lui.

Plus tard, pendant le dîner, la maîtresse de séant lui ayant assigné une place à son côté, il lui demanda quel était ce singulier pasteur qui était resté seul au salon sans suivre les invités à table.

« Vous l'avez donc vu, Monseigneur, répondait la dame étonnée, c'est rare que l'on ait ce privilège. Nous ne savons pas d'où il vient, ni son nom ; ni dans quel but il apparaît ici.

« Depuis de longues années, tantôt dans la maison, tantôt dans le parc ce fantôme se montre ainsi. Mais comme il ne semble pas animé de mauvaises intentions, nous avons fini par le considérer sans effroi.

« Quant à lui adresser la parole, j'avoue que je n'en ai jamais eu l'occasion et encore moins le désir. »

Mais l'Évêque n'était pas homme à se contenter de ce récit. Il demanda sur le champ à retourner au salon où, à sa grande surprise, il retrouva le pasteur toujours assis seul ainsi qu'il l'avait quitté quelques instants auparavant.

N'ayant aucune crainte, l'Évêque lui dit d'une façon courtoise : « Qui êtes-vous mon ami, et pourquoi venez-vous ici? »

L'apparition semblait soupirer longuement, et d'une voix grave expliqua à l'Évêque, qu'il avait été appelé dans cette maison il y avait environ quatre-vingts ans, auprès du maître qui étant sur son lit de mort lui avait confié un très grave secret en le priant de l'écrire sous sa dictée, pour le communiquer ensuite à une personne désignée et qui avait été lésée dans ses intérêts.

Épuisé par l'émotion et l'effort, le mourant expira presque aussitôt dans les bras du Pasteur.

Lui, obligé de se rendre à Londres la nuit même et ne voulant pas exposer son écrit, il crut bien faire de le cacher dans un volume de la bibliothèque, qu'il replaça soigneusement dans un coin obscur. Retournant en ville, à cheval, sa monture effrayée le désarçonna, et dans sa chute il trouva la mort. Ensuite grande fut son angoisse, de ne pas avoir accompli la mission qui lui avait été confiée et qui avait pour but de réparer un dommage. Il avait obtenu de revenir sur terre afin d'attendre un mortel capable d'exécuter ses désirs.

« C'est vous dit-il à l'Evêque qui êtes désigné pour remplir cette mission. Vous trouverez le papier dans le livre des Nuits d'Young, c'est à vous de faire réparer une injustice. Quant à moi, ma mission est terminée, je vais pouvoir reposer en paix. »

A la fin de ce discours l'apparition s'effaça graduellement sous les yeux étonnés de l'Évêque. Bientôt revenu de son émotion il se rendit à l'endroit indiqué, trouva le papier jauni par les années.

Mais ce qu'il contenait, le bon Évêque ne voulut jamais le divulguer, il regarda cette confidence comme une confession, toutefois il terminait ce récit en disant que jamais plus on ne revit l'apparition.

Ajoutons pour terminer un fait qui a son importance; quelques temps après cette riche propriété changea de maîtres, et celui qui en prit possession était un membre éloigné de la famille qui avant cet événement vivait, obscurément.

Deux séances avec le Médium Mrs Wriedt

Nous reproduisons cet article de M. Miyatovich que nous avons pris dans le *Light* du 8 juin 1912, et qui intéressera certainement nos lecteurs, parce qu'il constitue une suite de manifestations remarquables.

« Après quelque hésitation, pour des raisons personnelles, je suis parvenu à la conclusion qu'il est de mon devoir envers la mémoire impérissable de mon cher ami William T. Stead et de mon devoir envers une grande cause, de vous adresser cette lettre afin qu'elle soit publiée.

« Ma profession est plutôt d'être diplomate ayant eu l'honneur de représenter mon pays (la Serbie) à la Cour du roi de Roumanie, à la Sublime Porte du Sultan de Turquie, et trois fois à la Cour de la reine Victoria, puis une autre fois à la Cour du roi Édouard VII, en outre ayant été chargé par mon Gouvernement de plusieurs missions diplomatiques, j'ai eu l'honneur de le représenter à des conférences internationales.

« Je suis membre de plusieurs sociétés savantes du Continent et enfin je suis Membre Honoraire de la Société Historique Royale de Londres.

« Je tiens à mentionner ces faits personnels, afin que vos lecteurs puissent se rendre compte que je suis un homme habitué à peser les faits et mes propres paroles, avec pleine conscience de ma responsabilité. Je dois ajouter que pendant plusieurs années, je me suis intéressé à l'étude scientifique des phénomènes occultes, mais je n'étais pas pour cela spirite convaincu. Ayant appris que Mrs Wriedt, le remarquable médium américain avec lequel le Vice-Amiral Moore expérimenta, se trouvait dans la maison de W. T. Stead, à Wimbledon, je demandai à cette dame la permission d'aller lui présenter mes respectueux hommages et d'avoir si possible, une séance avec elle. Elle me donna rendez-vous pour le jeudi 16 mai à dix heures trente du matin.

« Je m'y rendis accompagné par mon ami M. H. Hinkovitch, docteur en droit et avocat distingué à Agram (Croatie) qui était depuis peu arrivé à Londres.

« Mrs Wriedt nous conduisit au Bureau Julia, et nous dit qu'elle est ce que l'on nomme un médium à voix, mais que, favorisée et sous de bonnes conditions, des esprits matérialisés peuvent aussi se montrer dans certaines séances.

« Elle nous pria d'examiner le cabinet et la chambre si nous le désirions.

« J'avais été déjà en d'autres occasions dans cette pièce, et j'avais examiné le cabinet avec plusieurs docteurs allemands, je ne crus pas nécessaire de le faire cette fois.

« Le Dr Hinkovitch et moi nous assîmes près l'un de l'autre au centre de la chambre, en face du cabinet. Mrs Wriedt n'entra pas dans le cabinet, mais resta assise durant tout le temps sur une chaise près de moi.

« Elle plaça en face de mon ami un porte-voix, mit une boîte à musique automatique et fit l'obscurité complète.

« Après que la boîte à musique eut joué une belle mélodie d'un caractère sacré, Mrs Wriedt nous déclara que les conditions étaient parfaitement favorables, et que nous serions à même non seulement d'entendre, mais aussi de voir quelques esprits.

— Oui, continua-t-elle ; il y a ici l'esprit d'une jeune femme. Elle vous fait signe, monsieur Miyatovich : la voyez-vous ?

« Je ne la vis pas, mais mon ami vit quelque chose comme un brouillard de forme oblongue et lumineuse.

— Elle me murmure, continua Mrs Wriedt, que son nom est Mayell, Adela ou Ada Mayell.

« J'étais étonné, Miss Ada Mayell, une excellente amie à moi, à laquelle j'étais très attaché, venait de mourir trois semaines auparavant.

« Mais dans ce moment, nous n'eûmes pas d'autre manifestation d'elle. Elle disparut sans nous dire autre chose que son nom.

« Un moment après apparut une lueur derrière le médium qui se mut de gauche à droite du cabinet, comme si elle avait été transportée lentement par une douce brise. Là, dans cette clarté qui flottait lentement, se trouvait non pas l'esprit, mais réellement la personne de mon ami William T. Stead, non pas entouré de draperies blanches, comme j'ai vu des esprits en d'autres séances, mais avec son costume habituel. Mrs Wriedt et moi, nous jetâmes ensemble une exclamation de joie. Mon ami Hinkovitch, qui ne connaissait M. Stead que par des photographies, dit : « Oui, c'est Stead ! »

« L'esprit de M. Stead me fit un geste amical puis disparut, une demi-minute après, il apparut de nouveau et se tint en face de moi, mais un peu plus haut sur le plancher, en me regardant et se penchant vers moi.

« Une troisième fois, peu de temps après, il apparut encore et fut vu de tous les trois d'une façon plus nette qu'auparavant.

« Après cette troisième disparition, le porte-voix fut tourné vers mon visage et tous trois nous pûmes entendre distinctement ces paroles :

— Oui, je suis Stead. — William T. Stead ! Et mon cher ami Miyatovich, je suis heureux de vous voir ici. Je suis venu moi-même pour vous donner une nouvelle preuve qu'il y a une autre vie après la mort, et que le Spiritisme est une vérité. J'avais essayé de vous en persuader quand j'étais parmi vous, mais vous aviez toujours hésité à accepter cette vérité.

« Je l'interrompis disant :

— Mais vous savez que j'ai toujours cru à ce que vous me disiez !

— Oui, continua-t-il ; vous y croyiez parce que je vous l'affirmais. Mais maintenant je viens vous apporter une preuve de ce que je vous disais et vous ne croirez pas seulement, mais vous connaîtrez (ceci fut dit avec force de

conviction) qu'il y a réellement une autre vie après la mort, et que le *Spiritisme* est une vérité ! Maintenant adieu, mon ami ! Adela Mayell est ici qui désire vous parler.

« Stead n'avait jamais connu Ada Mayell dans sa vie, et n'avait pas davantage entendu parler d'elle. Mais Ada m'adressa la parole d'une manière noble et affectueuse, essayant de me rassurer sur certaines questions qui me préoccupaient fort après sa mort et ajouta qu'elle était plus heureuse maintenant.

« Mrs Wriedt et M. Hinkovitch entendirent tout ce qu'elle me dit.

« Ensuite, à mon grand étonnement, et au grand étonnement de mon ami croate, une voix haute commença à lui parler en langue croate. C'était un vieil ami à lui, qui était médecin de son vivant, et qui mourut subitement frappé d'une affection cardiaque. Mon ami Hinkovitch ne put l'identifier, mais ils continuèrent quelque temps à converser dans leur langue maternelle, dont naturellement j'entendis et compris chaque mot. Mrs Wriedt, pour la première fois de sa vie, entendait parler le croate.

« M. Hinkovitch déplaça accidentellement le porte-voix, et bien qu'il s'efforçât de le remettre dans sa première position, et pensât y avoir réussi, les manifestations vocales ne continuèrent plus ensuite. Lorsque l'on fit de la lumière Mme Wriedt constata que le tube parlant n'était pas placé comme il le fallait, et cette circonstance expliquait à son avis, la cessation de ces manifestations.

« Je fus ainsi que mon croate, profondément impressionné de ce dont nous avions été témoin ce jour là, 16 mai entre onze heures et midi.

« J'en parlai à plusieurs de mes amis comme du fait le plus extraordinaire auquel il me fut donné d'assister en ma vie.

« J'en parlai aussi à l'une des femmes les plus savantes de l'Allemagne, le professeur Mme Marguerite Selenka, qui arrivait de Ténériffe, où elle avait établi une station pour l'observation scientifique des singes. Mme Selenka vint à Londres pour connaître tous les détails de la catastrophe du Titanic, dans laquelle avait péri son grand ami W. T. Stead. Nous fîmes le nécessaire pour avoir une séance privée avec Mrs Wriedt, le vendredi 24 mai à un heure.

« Cette séance eut lieu au Bureau Julia, mais aucune manifestation vocale ne se produisit sauf une voix qui, à certain moment cria : « Restez tranquille sur votre chaise. »

« D'accord avec Mrs Wriedt, Mme Selenska et moi, nous retournâmes dans la soirée, et nous eûmes une séance à 8 heures, il y avait trois autres assistants : Mme et Mlle Harper, et une dame très aimable dont je ne connais pas bien le nom.

« Quelque temps après le commencement de la séance, nous vîmes tous

apparaître M. Stead, mais durant quinze secondes à peine. Il disparut pour apparaître de nouveau un peu plus distinctement, mais d'une façon aussi nette qu'il m'était apparu le 16 mai, ce fut le seul phénomène de la soirée, du moins comme matérialisation, mais en revanche nous eûmes des manifestations vocales merveilleuses et variées.

« M. Stead eut une assez longue conversation avec Mme Selenka et une plus courte avec moi dans laquelle, il me rappela un incident qui se produisit à son bureau de Mowbray-House auparavant.

« Miss Ada Mayell me parla ensuite en me disant entre autres choses qu'elle savait que ses sœurs et sa nièce m'écrivaient, ce dont elle se réjouissait.

« Après elle, ma mère me parla très affectueusement dans notre langue serbe.

« Mme Selenka eut une conversation très affectueuse avec son mari le professeur Lorentz Selenka, de l'Université de Munich, ainsi qu'avec sa mère, morte l'année d'avant à Hambourg ; ces deux conversations eurent lieu en langue allemande.

« Un ami de Mme Selenka vint, et chanta une chanson allemande, et lui demanda de chanter avec lui, comme elle le faisait autrefois ; Mme Selenka s'exécuta.

« Nous eûmes ensuite un Irlandais, ancien officier de marine, qui eut une conversation longue et cordiale, spirituelle et vivace avec la dame dont il est question plus haut et dont malheureusement j'ignore le nom, mais à laquelle le brillant Irlandais semblait uni par un amour éternel.

« Naturellement bien que j'aie parfaitement compris toutes les conversations en allemand et en anglais, je ne suis pas autorisé à les rapporter ici. Je ne puis même pas davantage reproduire d'une façon détaillée les déclarations présentées par Julia, à l'appui de certains projets de faire de Cambrige-House un centre de recherches psychiques, en mémoire de Stead.

« Ce que je tiens à affirmer publiquement, c'est que je suis profondément reconnaissant à Mrs Wriedt qui, par ses admirables facultés médiumniques, m'a permis de recevoir de mon ami regretté Stead, une preuve convaincante de l'existence d'une autre vie après la mort, et de l'absolue vérité des doctrines spirites. Grâce à elle j'ai pu gouter la joie ineffable d'entendre des paroles pleines d'amour de ma chère mère dans notre propre langue ; pour avoir obtenu la preuve sacrée de la continuation de l'individualité vitale d'une des femmes les plus charmantes, les plus loyales et les plus généreuses que j'aie jamais rencontrées au cours de mon existence.

« CHEDO MIYATOVICH
« Royal Societies Club : Saint-James, S. W. »

Il nous semble superflu d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la valeur

de ces séances, dans lesquelles les esprits ont donné des preuves indiscutables d'identité, les conversations qui se sont poursuivies dans ces séances en langues inconnues du médium enlèvent toute hypothèse de fraude.

Pour la traduction
B. J.

Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche

30 juin 1912

La Société spirite pour l'œuvre de la Crèche célébrait sa huitième Assemblée générale le 30 juin dernier.

Après la lecture du procès-verbal de l'an 1911, M. Deladure, Trésorier donne le compte rendu financier qui note 4.691,90 aux dépenses 7.394,95 aux recettes, 2.974,15 aux dépôts et un reste en caisse de 611,20. Le reste en caisse 1910 était de 882,30.

Vient ensuite l'étude des modifications apportées aux statuts, nécessité imposée par un don généreux et bien inattendu de deux obligations du Crédit foncier. Selon l'article 8 des statuts, la Société ne pouvait déposer à la Banque de France que des obligations de chemins de fer français et, aujourd'hui, cet article devenu l'article 7, donne entrée à la Banque de France et au Crédit Lyonnais à toute valeur française ou étrangère garantie par l'État, la ville, la commune, le département qui l'a émise.

L'état sanitaire a été très satisfaisant d'une façon générale. Pas de troubles gastro-intestinaux, pas d'affection éruptive.

L'accroissement des dons de cette année 1911 nous est le témoignage du soutien dont la Crèche est l'objet, et comme nous le disons depuis la fondation de la Crèche, nous bénissons la Providence divine dont l'aide nous est bien douce et bien visible, elle qui guette les cœurs aimants et les esprits droits pour éveiller en leur âme un sentiment de bienveillance qui les porte à donner leur aide à notre humble œuvre protectrice de l'enfance du premier âge.

En bénissant Dieu, nous les bénissons de nouveau.

LIVRES NOUVEAUX

Æsculape, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale, le numéro : 1 franc. Abonnement : 20 francs avec prime de remboursement (Etranger : 25 fr.) ou 12 francs sans prime (Etranger : 15 fr.) A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Ecoles, Paris.

Sommaire du numéro de juillet 1912. — Jeanne la Folle (7 illustr.), par le Dr Cabanès. — L'auteur tente d'élucider une des énigmes les plus passionnantes de l'Histoire.

Pseudo-sonnet africain et gastronomique, par Georges Fourest.

L'idéal de beauté dans l'Ecole florentine (5 illustr.), par le Dr Félix Regnault, professeur au Collège libre des Sciences sociales. — Le caractère de la beauté florentine, tel qu'il apparaît dans l'œuvre des artistes de la grande cité toscane.

Monstres d'autrefois (7 illustr.), par le Dr Henri Bouquet. — Curieuse tentative de résurrection des géants monstrueux d'autrefois.

Les Velus dans la Science et dans l'Histoire (22 illustr.), par les Drs Le Double et Houssay. — Exposition magistrale de cette question si intéressante.

Le Selamik : le Sarcophage des pleureuses (3 illustr.), par le Dr Libert.

Supplément. — Un traitement de la stérilité. — Le suicide en Chine. — Enfants et coutumes funéraires. — Les défauts de Don Juan. — La mort de J.-J. Rousseau. — Les grains d'électricité. — Les anciens habitants de Paris. — Le pas de l'Ours. — Du soldat ou Cancelle. — La mort de M. Chilot. — La vie apparente chez les tués sur le champ de bataille. — Les malheurs de la pomme de terre. — La maison natale de Pasteur. — Le crâne de Schiller. — Gavarni et les femmes. — La médecine à Ninive. — Les Canadiens français. — L'Université de Laval. — Le septième tableau d'Hélène Smith.

Supplément trimestriel. — La bestialité antique (5 illustr.), par le Dr Lucien Nass. — L'auteur passe en revue les cas si intéressants de la mythologie gréco-latine, — Marie-Christine Zannebon, Hermaphrodite (1 illustr.). — Epître falote et testamentaire pour régler l'ordre et la marche de mes funérailles, par Georges Fourest (4 illustr.). — Œuvre d'un somptueux, d'un truculent artisan du grand vers romantique et parnassien.

The Coping Stone, prix : 4 fr. 40. Greening éditeur, 91, Saint-Martins, Lane. W.-C.

Sous ce titre vient de paraître à Londres, un livre du plus haut intérêt physique et moral dans lequel l'auteur *Miss E. Katharine Bates* nous dépeint le mal du siècle : le surmenage nous épuise, notre âme n'a plus le temps de penser, notre corps n'a plus celui de vivre. Puis à côté du mal, l'auteur nous montre le remède, appuyant savamment sur la nécessité d'une cure de paix que l'âme peut trouver dans le spiritualisme, et d'une cure de repos que le corps trouvera dans la Christian Science, ou la Science mentale.

En terme chaleureux, Miss E. Katharine Bates nous dévoile les mystères du mariage moderne, la frivolité qui l'entoure, le but caché derrière lui, qui est l'Au-delà.

Puis c'est l'étude de la personnalité, son élévation vers Dieu, ici l'auteur fait rayonner le triomphe de la Science et de la Croyance.

Miss E. Katharine Bates sait nous convaincre que la véritable vie est la vie de l'Au-delà, que nous devons enfin jouir du suprême bonheur, ce n'est que là que nous pouvons trouver l'amour véritable, fait de tendresse et de pureté.

The coping stone (*La chape de Pierre*), mystique symbole est un beau et bon livre dans lequel l'on puise comme dans un riche écrin, la foi, la force, l'endurance et la chasteté, pour atteindre le sublime couronnement de l'édifice spirituel.

Les lecteurs qui connaissent la langue de Shakespeare voudront lire la *Chape de Pierre*.

B. J.

La Survivance de l'Homme, par Sir Olivier Lodge, F. R. S. (traduction du Dr H. Bourbon, préface du Dr J. Maxwell). 1 volume in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 5 francs (Librairie Félix Alcan).

Dans ce livre où abondent les relations de faits bien observés et d'expériences conduites avec soin, l'illustre physicien aborde franchement le problème angoissant de l'existence et de la survivance de l'âme : il a appliqué à cette étude ses hautes qualités de chercheur et de philosophe ; sa conviction d'une part, de l'autre ses travaux, le font conclure à l'affirmative.

C'est avec le plus grand intérêt qu'on lira ses recherches sur la Transmission de la pensée, la Télépathie, la Prévision, les Apparitions de mourants et de vivants qui, par un enchaînement logique, amènent l'auteur à examiner ces phénomènes troublants que sont les manifestations verbales et l'écriture automatique desquels il fait une étude fort détaillée ; un chapitre est aussi consacré à des faits curieux, d'observation récente, compris sous

le nom de Correspondance croisée : leur importance est, à son avis, des plus grandes, car ce sont eux qui permettraient d'obtenir des preuves indiscutables de l'existence d'intelligences désincarnées, communiquant avec nous, par l'intermédiaire d'automatistes.

L'éminent juriste, M. le Dr J. Maxwell, de qui l'on connaît l'exceptionnelle compétence et l'autorité en matière de psychisme, a écrit pour cette œuvre une préface dans laquelle il montre tout l'intérêt de pareilles recherches, qui d'ailleurs ne portent de véritables fruits qu'entreprises par des hommes de la valeur et de la probité scientifiques de Sir O. Lodge.

La fin du Christianisme, par Georges Pinçon, préface de Papus : 1 vol. 3 fr. 50.

Pour la Patrie ! le livre que vient de publier M. Albert de Mun de l'Académie française, et dans lequel ce député breton reprend pour son propre compte la célèbre image de Prévost-Paradol qui, après Sadowa, comparait la Prusse et la France à deux trains lancés des extrémités d'une même voie, vers l'inévitable choc confère à *La fin du Christianisme*, œuvre de longue haleine plus vraie encore qu'invraisemblable, un nouveau regain d'actualité si tant est, ce dont nous doutons, que pareil volume ait jamais cessé de mériter d'être lu.

Que ceux de nos lecteurs que les prémonitions sur l'avenir de la France intéressent plus spécialement, nous permettent donc de rappeler d'une façon toute particulière le suggestif ouvrage de M. Pinçon, ce missionné de l'Invisible, à leur trop juste curiosité.

Psiquis sin velo, tratado de filosofia esoterica, por Rogelio Fernandez Güell, Mexico tipografia de Muller hermanos, 1912. — Un volume in-octavo de 346 pages et 10 planches, prix : 2 piastres 50 (6 francs).

Le titre de cet ouvrage « L'âme sans voiles », littéralement « Psyché sans voile », *traité de philosophie ésotérique*, correspond à un besoin spécial.

Il résume l'aspiration de l'un des rejetons de la race latine, vivant au Mexique.

Ce besoin de vérité, cette faim de « sans voiles » est plus intense à Mexico qu'en Europe.

Vous allez dire « La phrase est incomplète ! »

Elle l'est en effet.

Elle a la prétention d'indiquer simplement que le latin d'Amérique est beaucoup plus assoiffé de vérité que vous et moi.

Est-ce ici le lieu de développer le pourquoi de cette « soif de vérité » ? Je

ne le crois pas ! Aux curieux de ce pourquoi, je réponds : « Lisez PSIQUIS SIN VELO. »

L'âme mexicaine se révèle sans voile dans cet ouvrage :

Rien que par le reflet qu'elle offre, on en a une image parfaite.

J'écris « le reflet qu'elle offre ».

C'est le reflet des phénomènes ésotériques et le reflet des diverses idées ayant cours sur cette matière.

Lisez ce que GÜELL écrit d'Allan Kardec, de William Crookes, de Victor Hugo et vous jugerez !

Si je ne me trompe, GÜELL est un des plus vaillants collaborateurs du MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, installé au treize de la Calle de la Moneda de Mexico.

Son livre se ressent de cette collaboration.

Il semble que GÜELL commente l'histoire du monde, à propos de chacune de ses étapes vers la vérité, à travers les voiles qui un à un se sont déchirés, vers un but qui pour des millions de générations a été synonyme d'illusion.

Ouf ! Ma phrase est longue ! Je veux dire que c'est comme un musée d'illusions dont GÜELL burine un sage commentaire.

DON PABLO.

Pensée du mois (du 15 août au 14 septembre).

J'ai compris le mot de saint Chrysostome: « Vous n'avez pas seulement à vous occuper de votre propre salut, mais vous avez à vous rendre compte du monde entier. » J'ai compris le Sauveur regardant la moisson terrestre et disant : « Il y a peu d'ouvriers. » Je n'ai cessé et ne cesse de gémir de ce que dans l'état actuel du monde, un si petit nombre d'hommes comprennent ces choses et s'y dévouent. On se trompe sur la vie, on se trompe sur le bonheur. La vie est donnée à chaque homme pour qu'il puisse dire à la fin, avec notre maître Jésus : « Mon Père, j'ai accompli l'œuvre dont vous m'avez chargé. » Ceci est le devoir. Mais c'est en même temps le bonheur, l'unique bonheur possible et le plus grand des bonheurs concevables, au-dessous de la félicité du ciel (A. Gratry).

AVIS

Une dame, quarante ans, bonne spirite, prendrait un emploi de secrétaire chez Monsieur ou Dame habitant Paris. *S'adresser au bureau de la Revue.*

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN